N° 223 1er Avril 1938

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

En marge du mystère de Jésus

(Suite)

DEUXIÈME PARTIE

La méditation de Pascal semblait terminée, le jardin vide et Jésus disparu. Et voilà que brusquement, dans la nuit, s'élève la voix du Seigneur cru absent. « Console-toi... »

Tout à l'heure Pascal regardait Jésus en agonie. Maintenant, c'est Jésus qui parle de l'agonie de Pascal. C'est le mystère de Pascal.

Dès les premiers mots, Jésus nous révèle la désolation qu'ont produite ses propres souffrances dans l'âme de son disciple. C'est bien le même Jésus qui, à l'instant précédent, se penchait sur les Apôtres endormis pour

leur parler « non de lui, mais d'eux-mêmes et les avertir de leur salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux ».

« Jamais un saint n'a été tant occupé des souffrances de Jésus que lui l'a été de leurs peines », remarquait le P. de Condren [1]. Et Marie-Madeleine de Pazzi : « Mille justes souffrent en même temps et vous consolez chacun d'eux en vous communiquant tout entier à chacun comme si vous n'en aviez qu'un seul à consoler. »

« *Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé.* »

L'Agonie de Pascal, c'est de chercher Jésus, comme celle de Jésus était de chercher le Père et les Apôtres. Mais chercher Jésus, c'est l'avoir trouvé, Jésus étant un Amour Infini.

On sait la place occupée par le problème de l'infini dans la pensée de Pascal. Il y revient sans cesse. Appliquant la théorie des ordres mathématiques au monde de l'homme, il écrit : « La distance des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité » (793). Il entend que dans chacun de ces ordres de grandeur, on peut *chercher infiniment* sans atteindre l'ordre supérieur ni la fin de la recherche. Ce sont comme les trois scènes différentes où se déroule le drame identique d'une agonie humaine prenant tour à tour la forme du divertissement de la pensée et de l'amour.

Le divertissement, but essentiel de l'ambition qui anime l'ordre des grandeurs politiques, n'est pas la recherche d'un objet stable, mais d'un pur mouvement. « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses » (135).

1. *Considérations sur les mystères*, p. 145.

La pensée qui constitue l'ordre de l'esprit est aussi infinie en ses recherches. C'est une chasse sans prise. « Rien ne s'arrête pour nous » (72).

Dans l'ordre de la charité, on ne trouve aussi Jésus qu'en le cherchant. N'est-il pas l'infini que poursuit un amour dont l'essence même est d'être recherche illimitée? Bien plus, il est surnaturel. C'est toujours lui qui fait les premiers pas, et s'il n'était à l'origine de notre recherche elle ne commencerait jamais.

Le problème de la gratuité de la grâce, qui a obsédé Pascal et Port-Royal, n'est que celui de la gratuité de l'Amour, et le problème de son efficacité que celui des rapports entre l'homme et l'Infini.

Cette gratuité et cette efficacité, Jésus les rappelle à Pascal. Il ne s'agit donc pas dans le Mystère de la recherche de Dieu qui précède la foi et que veulent provoquer les *Pensées*. Pascal distingue bien ces deux recherches dans ses *Écrits sur la grâce*.

« Il y a deux manières dont l'homme recherche Dieu, deux manières dont Dieu recherche l'homme. Car la manière dont Dieu recherche l'homme lorsqu'il lui donne les faibles commencements de la foi pour faire que l'homme lui crie dans la vue de son égarement : « Seigneur, cherchez votre serviteur », est bien différente de celle dont Dieu recherche l'homme quand il exauce cette prière et qu'il le cherche pour se faire trouver... Ainsi la manière dont nous recherchons Dieu faiblement, quand il nous donne les premiers souhaits de sortir de nos engagements, est bien différente de la manière dont nous le cherchons quand, après qu'il a rompu nos liens, nous marchons vers lui en courant dans la voie de ses préceptes[2]. »

2. *Œuvres*, G. Ecr., t. XI, p. 168.

Pascal agonisant ne cherche plus Jésus comme il le cherchait à la veille de sa conversion. A la recherche dans le doute s'opposait la découverte de la foi, mais la nouvelle recherche ne finira jamais. Après la mort de Pascal, l'amour de Jésus restera infini comme sur la terre et la béatitude céleste sera une éternelle recherche : son âme se perdra dans l'Incompréhensible sans atteindre jamais la fin de sa vision.

Ce paralysé a bien senti que tout change, que la vie est mouvement inachevé entre l'infini de petitesse et celui de grandeur. Mais la nature inquiète de l'homme en souffre toujours, aussi toute recherche terrestre mérite le nom d'agonie. Fleuve de feu de Babylone, inquiétudes de la Pensée, tortures de l'Amour : fuites vaines. Il n'y a que la *recherche de Jésus* qui soit sa découverte [3].

« *Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.* »

Ce qui désole Pascal, c'est d'avoir dormi dans le passé avec les Apôtres de ce double sommeil du néant et du péché. Comme tous les autres hommes, il a laissé Jésus seul. Il était absent de Gethsémani. Il a bien essayé de se consoler lui-même en s'affirmant que Jésus agonise encore et qu'il peut remplacer les trois préférés endormis.

Et Jésus lui confirme que, non seulement il peut le veiller parce qu'il agonise toujours, mais parce que lui, Pascal, était déjà présent à Gethsémani, non pas simplement à titre de membre du genre humain, mais présent en personne à la pensée de Jésus. « Je pensais à toi

3. Certains fragments des *Pensées* sont criblés de formes du verbe chercher : nos 194, 430, 464, 468, 485.

dans mon agonie. » Cela eût suffi pour consoler Pascal. Jésus l'a sûrement cherché puisqu'il pensait à lui. Ce Pascal qui mit toute la dignité de l'homme en la pensée veut une pensée de Jésus pour lui. Jésus lui aussi, roseau pensant. C'est la pensée de Jésus qui rachète, la pensée avant le sang! Mais il y a aussi la sueur dont le sang gage la pensée mystérieuse. « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger » (593). Aussi croit-il l'histoire tragique qu'il médite.

Mais Pascal ne semble-t-il pas se reconnaître un droit de propriété particulière sur le sang qui le rachète? Pas plus qu'il ne lui suffit d'une pensée générale, il n'accepte un sang versé par Jésus en faveur d'une humanité abstraite. Le genre humain n'existe pas, il n'y a que des hommes et lui parmi les hommes. « J'ai versé telles gouttes de sang pour toi. » Une seule goutte ne suffit pas de cette sueur divine, mais plusieurs, et telle et telle larme de sang pour faire couler ses larmes de joie.

On a accusé Pascal d'orgueil pour avoir exigé tant de sang. C'était ignorer les grands mystiques chrétiens. Jésus apparaît à Angèle de Foligno : « *Ego sum qui fui crucifixus pro te et habui famem et sitim pro te et sparsi sanguinem meum pro te, tantum te dilexi*[4]. » C'est moi, moi qui fus crucifié pour toi, qui eus faim et soif pour toi, qui répandis mon sang pour toi, tellement je t'aimais!

« C'est en quelque sorte pour moi seule que vous souffrez, dit Marie-Madeleine de Pazzi, car votre amour est si grand que vous êtes prêt à faire pour chaque âme en particulier ce que vous faites pour toutes en général... du reste, vous avez souffert pour chacun en particulier. » « Toi aussi tu étais présente à mon esprit, dit

4. Angèle de Foligno, *Le livre de l'expérience des vrais fidèles*, éd. Ferré, p. 50.

Jésus à Véronique Juliani, et je te faisais participante à tous les mérites de ma passion. »

« *C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente, je la ferai en toi si elle arrive.* »

T'éprouver, c'est me tenter plus, c'est me demander plus que je ne t'ai déjà donné. Ma pensée pour toi et telle de mes gouttes de sang te paraissent insuffisantes pour tel héroïsme probable. Tu n'es donc pas satisfait. Il te faut plus, irritable malade qui connais ta peur de la souffrance et crains ta dernière agonie.

Console-toi... je connais mieux que toi-même, ton incapacité de faire telle chose, mais de quoi es-tu capable, mon ami désolé? Si tu la fais, ce seront ma pensée et mon sang qui agiront et la feront, ce sera moi toujours. Et je t'assure que je la ferai. Les saints n'étaient pas meilleurs que toi. Ils n'ont jamais agi seuls. Ignores-tu que « pour faire d'un homme un saint il faut bien que ce soit la grâce, et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme » (508).

« *Laisse-toi conduire à mes règles, vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les Saints qui m'ont laissé agir en eux.* »

« Dieu, écrit le P. de Caussade, parle encore aujourd'hui comme il parlait à nos pères lorsqu'il n'y avait ni directeurs ni méthode. La fidélité à l'ordre de Dieu faisait toute la spiritualité... On y voyait que chaque moment amène un devoir qu'il faut remplir avec fidélité... Tels étaient les ressorts cachés de la conduite de

Marie, la plus simple et la plus abandonnée à Dieu des créatures... Ce qu'il y a de visible de sa vie arrive au reste des hommes, mais l'invisible que la foi y découvre et y démêle n'est rien moins que Dieu opérant de grandes choses. »

Comme elle, dit Jésus à Pascal, laisse-moi faire et sois en paix à l'égard du Père. Tu m'as vu souffrir sa colère, mais elle ne t'atteindra point, car elle n'a pas détruit son amour pour moi. Il aimera ce que je ferai en toi.

« *Le Père aime tout ce que* JE *fais.*

« *Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?* »

Le Pseudo Tauler écrit dans sa méditation de l'Agonie. « Père, je vous offre sa sueur de sang pour les larmes que je n'ai pas. » Ta part, dit Jésus à Pascal, ce sont ces larmes.

Si tu ne te laisses pas conduire, si tu n'as pas confiance, c'est qu'il me faut ajouter encore quelques gouttes de sang à celles que j'ai déjà versées pour toi. Ne pourrais-je m'arrêter de saigner sans faire jaillir tes pleurs de confiance et de joie, ou ces larmes de sang que goutte la ceinture de clous meurtrissant ton corps malade?

Jésus réclame des larmes à Pascal parce qu'elles sont un signe de détente et d'abandon. Sa conversion, sa vertu le préoccupent tellement qu'elles l'empêchent de s'oublier pour pleurer Jésus et de se laisser faire par la grâce. Il s'inquiète de sa conversion comme s'il ne savait pas que Jésus et lui ne font qu'un et que ce n'est plus son affaire.

« *C'est mon affaire que ta conversion, ne crains point...* »

Pascal craindra toujours. Il désirait l'assurance et la certitude de son salut, et savait bien ne pouvoir l'obtenir. Il écrivait dans sa *Lettre sur les commandements de Dieu* : « N'est-il pas manifeste que suivant l'opinion non seulement de saint Augustin, mais de toute l'Église sans aucune exception... l'on n'a jamais l'assurance de persévérer et que les justes ne sont pas exempts de cette crainte... [5] » Et dans les *Pensées* : « Toutes conditions et même les martyrs ont à craindre par l'Écriture » (518).

Et Jésus pourtant l'invite à chasser la crainte.

« ... *Ne crains point et prie avec confiance comme pour moi.* »

Jésus avertissait les Apôtres pour eux, mais il ordonne à Pascal de prier pour lui. « Il prie pour moi et moi je prierai pour lui », écrit Marie-Madeleine de Pazzi.

Pascal doit oublier sa propre agonie et ne plus prier pour lui-même, mais pour Jésus, ne plus se soucier que de l'ennui de Jésus, en compatissant aux mystères du Sauveur qui sont encore vivants en son Église. Peut-on accuser de ne jamais s'oublier dans sa prière celui qui substitue à la prière *à* Jésus la prière *pour* Jésus ?

Mais à quelle époque vit-il, ce Jésus pour lequel Pascal doit prier ? Dans le passé, certes, à Gethsémani puisqu'en ce temps-là déjà il pensait à Pascal et sai-

5. Édition des G. E., t. XI, p. 234.

gnait pour lui. Mais le disciple a découvert que son maître agonise toujours.

« *Je te suis présent...* »

Je suis présent pour toi personnellement. Je te suis présent autant que tu l'étais jadis à ma pensée et à mes plaies. Mais comment ressentir cette présence? Est-ce à l'imagination de retrouver le temps perdu? Non. Pascal ne veut pas d'une présence imaginaire. Jésus lui doit être actuellement présent comme il l'était aux Apôtres dans le jardin. Mais on ne l'y voyait pas, on ne pouvait qu'y entendre sa voix et ses pas, signe de son inquiète recherche. Dans une nuit noire, on éprouvait l'efficacité de sa puissance en écoutant sa prière. Telle est la présence de Jésus aujourd'hui.

« *Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture, par mon esprit dans l'Église et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles.* »

Je suis donc toujours là. Mais si je suis présent pour toi, ce n'est pas en toi seulement. « Dans tout le mystère, écrit H. Petit, Pascal est seul avec Jésus et Jésus ne s'occupe que de Pascal, les autres n'ont aucune part à l'entretien. Il ne prie que pour lui, non pour l'Église, non pour les hommes[6]. » On voit bien le contraire. C'est ici la première intervention des *autres* dans le Mystère. Il y eut déjà la Vierge, les Apôtres et les Saints. Maintenant voici la Bible, l'Église, l'Esprit, les

6. H. Petit, *Images : Descartes et Pascal*, p. 80.

prêtres, les fidèles. Jésus y montre à Pascal les signes de sa présence. Mais il n'y a pas d'intermédiaires entre Pascal et Jésus parce que ces intermédiaires ne sont que des visages de Jésus[7].

D'abord ce texte de l'Agonie qu'il médite. Il ne pourrait connaître cette sueur de sang, qui l'a racheté, sans l'Évangile qu'il a sous les yeux; la recevoir sans l'Église invisiblement présente, sans l'Esprit de Jésus, source de toutes grâces; boire ces gouttes de sang si la puissance des prêtres, transmise des Apôtres à messieurs Singlin et de Sacy, ne leur donnait pouvoir de les faire éternellement couler sur l'Autel pour lui?

Enfin pourrait-il prier Jésus, l'assister dans son agonie, s'il n'était un *fidèle*, dont la vie s'unit à celle de milliards d'autres soutenant sa prière en priant avec lui et comme lui à travers l'infinité du temps et de l'espace?

N'écrivait-il pas à Mademoiselle de Roannez : « Je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église : vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous » (*Br.*, p. 220).

Il faut étrangement défigurer cette prière pour en trouver l'Église absente. Pascal a si souvent écrit dans les *Pensées* que l'Église est le corps du Christ : « On s'aime parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ parce qu'il est le corps dont on est membre » (483). Une autre *Pensée* complète les paroles de Jésus dans le *Mystère* : « Je considère Jésus-Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes. Jésus-Christ comme Père en son Père, Jésus-Christ comme frère en

7. On voit du même coup le vrai sens du : « Prie avec confiance comme pour moi ». Jésus n'a besoin de prières que dans ses membres où encore il agonise. (N.d.l.R.)

ses frères, Jésus-Christ comme pauvre en les pauvres, Jésus-Christ comme riche en les riches, Jésus-Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus-Christ comme souverain en les princes, etc... Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grand et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject... » (785).

Pascal se reconnaît dans ce qu'il y a de chétif et d'abject. Si Jésus se penche vers lui, est présent partout pour lui, c'est pour le consoler et sonder jusqu'au fond la plaie de son disciple. Pascal a vu Jésus agonisant trempé de sang. Jésus voit Pascal couvert de sa maladie et de ses péchés, un paralysé comme on lui en apportait sur les rives du lac. Ses béquilles sont posées contre la table où il se penche pour écrire. Un rétrécissement de l'œsophage, une tuberculose intestinale et peut-être un cancer au cerveau le font horriblement souffrir [8].

« *Les médecins ne te guériront pas.* »

Quelle atroce prophétie pour ce malade ! Elle ne l'étonne qu'à peine, tellement il savait impuissants leurs médicaments. Peu de temps avant sa mort, ces médecins à grands manteaux l'exaspéraient encore avec leurs promesses de guérir et leur impéritie. « Tu mourras à la fin », ajoute Jésus. Pascal a toujours cette fin devant les yeux. Il n'est pas de ceux « qui ne sentent pas la fièvre prochaine et l'abcès prêt à se former » (175). « Tout ce que je sais, écrit-il dans les *Pensées*, est que je dois bientôt mourir » (194). Il pourrait y avoir là bien du

8. Sur la maladie de Pascal, voir l'article de R. de Sinety dans les *Études sur Pascal* des Archives de Philosophie, Paris, 1923, pp. 1-31.

désespoir. « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède » (212).

« *Mais* — ajoute Jésus — *c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.* »

Quelle joie pour ce malade ! Comme il « réalise » ce dogme de la Résurrection de la chair !

Et Jésus lui montre le chemin de cette résurrection : « Souffre », c'est le mot qui résume le message de Jésus à son ami et l'unit à la tradition de tous les grands mystiques. Mais Jésus n'aime pas la douleur pour elle-même. Il lui donne son vrai nom.

« *Souffre les chaînes et la servitude corporelle, je ne te délivre que de la spirituelle à présent.* »

C'est bien une lourde chaîne qui paralyse ses membres, une dure servitude qui l'empêche de penser et de travailler. Mais les souffrir est une condition pour être délivré de la chaîne et de la servitude spirituelles. Cette souffrance gage la guérison.

La chaîne spirituelle c'est le péché. Mais, puisque Pascal préfère Jésus à la santé de son corps, il en est délivré, car Jésus est un tel ami qu'il ne se souvient plus de l'ingratitude. Pascal fut infidèle et même cruel envers Jésus. Ces cruautés il se les rappelle : les obstacles à la vocation de sa sœur, ses dépenses mondaines, ce discours sur les passions de l'Amour. « Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition [9]. » Quelle infidélité! Pascal

9. Br., ed. minor, p. 124.

a donc fait souffrir le Seigneur. Quand Jésus pensait à lui à Gethsémani, c'est à ces infidélités et cruautés qu'il pensait.

Nous sommes ici au cœur même de l'amour réciproque de Jésus et de Pascal, de leur commune passion aux deux sens du mot. Jésus cruel, comme tout amour, dit à Pascal : « Souffre », mais c'est pour lui dévoiler en même temps tout ce qu'il a souffert de lui. Et avant d'énumérer ses propres souffrances, Jésus montre en elles l'aspect le plus profond de son amour.

« *Je te suis plus ami que tel et tel, car j'ai fait pour toi plus qu'eux et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi...* »

L'intensité de l'amour se mesure à celle de la souffrance consentie.

Et voilà que Jésus fait de nouveau allusion aux autres. Nous les connaissons, ceux et celles que Jésus dépasse dans son attachement à Pascal. C'est Jacqueline « car il y avait une si grande correspondance entre leurs sentiments qu'ils convenaient de tout, assurément leur cœur n'était qu'un cœur ». C'est Gilberte, c'est son père même qui avait tant fait pour lui « si je l'eusse perdu il y a six ans je me serais perdu, avait-il écrit d'Étienne le 17 octobre 1651 [10] ». — Mais, dit Jésus, j'ai fait pour toi plus qu'eux. Eux c'est encore Roannez, Domat, Madame de Sablé, Desargues. « Ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi. » Pascal se souvient de sa dispute avec Jacqueline au sujet de sa prise d'habit à Port-Royal :

10. Br., ed. minor, p. 106.

« Ce n'est que par forme, lui écrit-elle, que je t'ai prié de te trouver à la cérémonie, car je ne crois pas que tu aies la pensée d'y manquer. Vous êtes assuré que je vous renonce si vous le faites[11]. » Jésus n'a pas renoncé Pascal, tout à l'heure celui-ci s'étonnait de la dureté des Apôtres « Et ils dorment ! » Lui, n'avait-il pas dormi près de trois ans?

Combien sent-il le prix de cette amitié divine? Il a dit que si nous savions la vérité les uns sur les autres il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Mais Jésus sait la vérité. Et combien fut avide d'amitié celui qui écrivit : « Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, afin qu'ils disent du bien d'eux et qu'il les soutienne en leur absence même — Roannez et lui —, qu'ils doivent tout faire pour en avoir. Mais qu'ils choisissent bien... » (155). Jésus choisit Pascal. Il lui déclare être son seul ami, à cause de la pérennité de ses souffrances et de sa mort pour lui, dans ses Élus et au Saint-Sacrement. Et voilà les amis retrouvés en Jésus. Jacqueline a souffert de toi mon Agonie et j'ai souffert en elle pour ta conversion. J'ai souffert de toi dans mon Sacrement à cause de tes dédains, tu me fus infidèle et cruel en oubliant mon Sacrement. Et je suis mort et je meurs encore et je suis prêt à mourir toujours mystiquement en mon sacrement pour toi sur l'autel de la messe.

C'est dans l'Eucharistie surtout que Jésus témoigne son amour à Pascal. Il n'oublie pas que la Cène a précédé Gethsémani. Dans une Pensée trop peu connue, il rapporte à l'Eucharistie et à son caractère d'aliment et de sacrifice religieux toute la mission de Jésus. « Il devait lui seul produire un grand peuple, élu saint et

11. Br., ed. minor, p. 109.

choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu... le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché, qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur : devant s'offrir lui-même, son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu... (766). »

Mais ces infidélités et cruautés dont Jésus lui parle, Pascal les connaît-il vraiment au fond, sait-il de quoi il s'agit? Non, c'est impossible.

« *Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.* »

Ce cri tragique résume toute la vie intérieure de Pascal. S'il ne se connaît pas, Jésus le connaît bien pour lui affirmer que la vue de ses péchés le ferait s'évanouir sur le carreau de sa cellule. Et pourtant, nous savons qu'il ne fut jamais un grand pécheur. Il était trop sensible, il manquait d'indulgence, de patience et de souplesse, mais il resta pur et franc même avant sa deuxième conversion. Pourtant, c'est une erreur de croire se connaître et Jésus lui laisse entrevoir la profondeur insoupçonnée de sa maladie, qui justifie l'angoisse de cette prière : « Que Dieu ne nous impute pas nos péchés, c'est-à-dire toutes les conséquences et suites de nos péchés, qui sont effroyables, les moindres fautes si on veut les suivre sans miséricorde (506). »

Pascal perdrait cœur. Non seulement il s'évanouirait, mais il tomberait dans le désespoir. Ce n'est pas nous la seule influence des maîtres de Port-Royal que Pascal affirme si souvent dans les *Pensées* que hors de Jésus-

Christ il n'y a que mort et désespoir. Il sait bien que sans Jésus l'homme devrait rester seul en face de sa misère et surtout d'un péché qui devrait lui faire perdre cœur, éternellement.

Jusqu'ici Pascal s'est contenté d'écouter Jésus, mais ces dernières paroles lui remuent jusqu'au fond de l'âme. Il ne ressemble pas à Thomas, il n'a pas besoin de toucher ses propres plaies pour les croire.

« *Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance.* »

Pascal croit la grandeur de ses crimes. Il y a en lui deux formes bien différentes de la foi : la foi aux dogmes et la foi aux péchés. La première ne lui fut jamais douloureuse ni difficile, mais la seconde, celle dont Jésus lui demande de faire acte, la foi en ses fautes elle est pleine d'angoisse, elle est bien pascalienne. Vraie foi, elle aussi, en ce que son objet échappant à l'évidence elle est due au témoignage divin « sur votre assurance ».

Mais Jésus n'est pas le Dieu du désespoir, il est le Dieu des hommes, le Libérateur qui peut et veut guérir Pascal. Jésus n'admet pas qu'il perde cœur. S'il touche ses plaies, c'est pour les cicatriser. Cette révélation terrifiante de son péché, il la mesurera à Pascal pour ne pas le décourager, pour ne pas anéantir sa consolation.

« *Non, car moi par qui tu l'apprends t'en peux guérir, et ce que je te dis est un signe que je te peux guérir. A mesure que tu les expieras tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois tes péchés qui te sont remis. Fais*

donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais. »

« Ne nous lassons pas, écrivait H. Bremond, de creuser ce texte révélateur entre tous « Ce que je te dis est « signe que je te veux guérir... et il te sera dit : Vois « les péchés qui te sont remis. » Entendez : cela te sera dit après chacun des péchés que fatalement tu dois encore commettre... Il y voit un signe et nous n'y voyons qu'une grâce très précieuse certes, mais qui ne prouve pas que nos péchés nous soient remis, mais qui prouve encore moins que nos péchés futurs doivent finalement nous être remis[12]. »

Bremond supprime dans sa citation du mystère la phrase centrale : « *A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras.* » C'est pourquoi il se trompe dans son interprétation du signe offert par Jésus à Pascal. Il suppose que la phrase de Jésus « Vois les péchés » s'entend des fautes futures de Pascal. Elle concerne, au contraire, les péchés qu'il a *déjà* commis à l'heure où il écrit le Mystère, les péchés inconnus qui chargent actuellement sa conscience, mais dont il ignore la gravité ne pouvant l'apercevoir qu'à la lumière à venir de l'expiation. Ce ne sont pas les péchés qui sont futurs, mais la connaissance qu'il en aura. Quand Pascal les connaîtra, ils auront disparu, car ses yeux ne voient dans une lumière totale que les fautes expiées. « Tes péchés cachés et la malice occulte de ceux que tu connais. »

L'invisibilité d'une faute pardonnée, mais pour laquelle on n'a pas satisfait, l'ignorance où l'on reste de

12. Bremond, *L'École de Port-Royal*, pp. 336 et 338.

sa misère essentielle loin de la seule lumière qu'est l'expiation, tel est le Mystère de Pascal.

Il ne découvrira ses péchés qu'anéantis, et cette découverte est le signe offert par Jésus « Et il te sera dit : « Vois les péchés qui te sont remis. »

En écrivant le Mystère, Pascal se sait absous, mais il lui reste à expier. *Remis* n'a pas le sens de *pardonné*, mais de satisfait. Veut-on plus clair témoignage de tout ce qui sépare la théologie toute catholique de Pascal — ce regard à purifier, cette expiation à faire, cette pénitence à accomplir après le pardon divin —, de la théologie protestante d'une justification totale par la foi seule, d'une conversion méthodiste qui laverait l'homme d'un seul coup en abrogeant son passé ? Jésus affirme justement à Pascal que même dans l'avenir le passé ne mourra que lentement.

Ainsi le signe donné par Jésus ne concerne que les péchés déjà commis par Pascal. Nulle certitude de persévérance finale ne s'y trouve offerte, mais simplement l'assurance que s'il est fidèle aux premières grâces, Jésus ne saurait l'abandonner, qu'il éclairera son regard intérieur, pour aller de lumière en lumière.

Pascal sait que s'il veille ce soir avec Jésus il peut encore dormir avec Pierre, Jacques et Jean, il sait qu'il peut avec eux s'exposer au péril, que Jésus s'en fâchera et l'avertira encore et éternellement que l'esprit est disponible et la chair malade, mais il a reçu une première grâce de choix, celle d'apprendre, sans en connaître l'étendue, le poids de son péché, de savoir sa maladie plus grave qu'il ne la sent.

Jésus est arrivé au sommet de ce calvaire qu'il fait gravir à son ami. Maintenant qu'il a fouillé devant lui toute la misère sur quoi se fonde leur amour il peut en

permettre l'aveu. Mais cet aveu jusqu'à la fin de cette nuit douloureuse, Pascal ne l'osera pas.

Prodigue, il se sait indigne d'être appelé « mon fils ». Pourra-t-il, lui plein d'une malice et d'un péché qu'il ignore, ainsi présupposer de son cœur? Il appréhende ses réticences de pécheur et de malade. Mais il peut se jeter dans les bras pleins de sang que lui tend son Dieu, de celui qui s'est dit son ami le plus cher.

« Seigneur, je vous donne tout! »

Aveu d'un abandon complet qui fait écho à celui du Memorial *Renonciation totale et douce*. Mais combien la formule du Mystère est plus riche. La renonciation restait négative. Pascal se détachait. Aujourd'hui, il sait que cette perte est un cadeau fait au Seigneur. Non seulement de ses biens — Jésus n'a qu'en faire, il n'en veut que pour les membres de son corps que sont les pauvres —, mais de ses illusoires vertus, de son génie, du brouillon des *Pensées* qu'il n'achèvera pas, de ses expériences de physique, du temps passé à soigner son corps malade, enfin de toute la misère de ses péchés. « Toute cette malice occulte de mes péchés, toutes mes misères que j'ignore moi-même, Seigneur je vous donne tout. Et ma sœur Jacqueline, et mes amis, tous ces autres moi-mêmes. »

A ce don de Pascal si humble, si tendre et si ardent, que répond Jésus? Reprenant le tutoiement familier et le ton simple, poignant des premières paroles, il lui murmure : « *Je t'aime...* »

Seul Jésus pouvait, sans mentir, faire prononcer à nos lèvres agonisantes ces mots tant redits par les hommes.

« Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures, ut immundus pro luto. »

L'amour de Jésus pour Pascal n'est comparable qu'à celui de Pascal pour ses souillures. C'est la seule phrase que le prodigue puisse comprendre. Mais de quelle ardente lumière illumine-t-elle cet amour? Il semble que pour se rendre plus brûlante, la passion de Jésus ait besoin du souvenir de tout ce qui vient d'être dit, de cette considération si triste du péché, des infidélités et cruautés de Pascal. Tes souillures, comme un immonde dans la boue. Pascal, en citant Horace, songe aux troupeaux que gardait le prodigue[13].

Je t'aime plus ardemment que toi ta boue. Cet aveu d'amour présage tant de découvertes! Plus Pascal, à la lumière de l'expiation, avancera dans la connaissance de son attachement passé à ses souillures, à « l'usage délicieux et criminel du monde », plus cette connaissance lui en apprendra sur la profondeur de l'amour que lui porte son Seigneur. C'est dans la mesure même où Pascal découvrira la puissance inconnue de son amour du péché, qu'il entreverra celle de la passion de Jésus pour lui.

Mais l'amour coupable de Pascal est mort. Il est déjà du passé — *tu n'as aimé* — tandis que celui de Jésus est éternel. — *Je t'aime.*

Jésus vient de parler de souillures, de boue, Pascal est donc un pauvre ver qui vivait dans cette boue. Il est fils d'Adam formé de terre. Jésus s'oppose à lui :

13. Jovy (*Études pascaliennes*, t. VIII, p. 227) explique « immundus pro luto » par le vers d'Horace : « Vixisset canis immundus, velamica luto sus. »

« *Qu'à moi en soit la gloire et non à toi ver et terre.* »

Tout vient de ma grâce et de ma Rédemption. Tu n'as rien fait pour être élu, consolé et guéri par moi. Tu dois désormais vivre uniquement pour ma gloire. Être humble. « Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il uni à Dieu ! avec combien peu d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre » (538).

« *Interroge ton directeur, quand mes propres paroles te sont occasion de mal, de vanité ou curiosité.* »

M. Singlin et M. de Sacy remplaceront Jésus agonisant comme ils ont succédé au feu du Memorial que terminait la promesse « Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur ». Jésus renvoie Pascal au prêtre chargé d'authentiquer les propres paroles divines, celles de l'Évangile et celles du Mystère. L'instinct catholique profond de Pascal lui dicte que l'Église doit approuver l'aveu d'amour qu'il a reçu du Christ.

« Je te parle et te conseille souvent parce que ton conducteur ne te peut parler, car je ne veux pas que tu manques de conducteur.

« Et peut-être je le fais à ses prières et il te conduit ainsi sans que tu le voies » (555).

Le Directeur est au-dessus des inspirations. Il les juge. Il les provoque par sa prière. Si Pascal entend Jésus lui-même, c'est pour suppléer à l'absence de M. Singlin, mais c'est toujours lui qui, invisiblement, conduit Pascal. Ce règne du Directeur de conscience est bien conforme à la pensée et aux intentions de Saint-Cyran.

Mais ce n'est pas une dictature.

Si les inspirations sont soumises au Directeur et provoquées par lui, il se doit d'en tenir compte. « Le gouvernement des âmes, écrit Saint-Cyran, surtout en ce qui regarde la vie spirituelle, n'est pas un gouvernement de domination et d'empire, mais d'amour et de charité, qui consiste à suivre les mouvements que Dieu opère dans les esprits et à dépendre d'eux après avoir reconnu par sa lumière qu'ils viennent de lui.

« C'est Dieu qui est le Seigneur et le maître des âmes, les poussant et les conduisant comme il lui plaît dans la profondeur de ses jugements. Nous ne sommes que ses ministres et les aides des âmes, et nous dépendons beaucoup plus d'elles et de ce que Dieu opère dans elles qu'elles ne dépendent de nous et de nos discours [14]. »

Quand Jésus parle à Pascal, c'est encore son Directeur qui le conduit parce que celui qui conduit son Directeur, c'est toujours Jésus. « Je te suis présent par mon Esprit dans l'Église. »

« Interroge ton directeur... » Sur cette parole, Jésus quitte Pascal. Il le renvoie à cet autre lui-même : le prêtre. « Seigneur, je vous donne tout », avait répondu Pascal aux paroles inouïes de Jésus. C'était dire au Seigneur, « je vous rends votre parole elle-même ». Et son directeur était là pour recevoir ce don.

Jean Steinmann.

La Passion du Christ et l'espérance des chrétiens

A la veille de la grande Semaine qui me remet en mémoire la passion et la mort de mon Sauveur, puis-je encore parler d'espérance ? Jusque dans cette mort vraiment affreuse, puis-je encore retrouver les traits tout divins de mon espérance ?

Oui, sans nul doute, si je considère la façon dont Jésus s'est relevé de cette mort. Mais je voudrais ne considérer que la façon dont Jésus s'est enfoncé et abîmé dans la mort. Me plaçant par la pensée au moment même où se sont déroulés les faits, à l'instant précis où Jésus agonise et meurt, restant là du jeudi soir au vendredi après-midi entre Gethsémani et Golgotha, j'ose dire qu'une telle agonie, une telle passion, une telle mort sont pour nous remplies et saturées d'espérance.

Si je réussis à vous amener à mon point de vue et à vous faire entrer dans ma manière de voir, je puis vous garantir deux choses. D'abord vous pourrez, ces prochaines semaines, relire vos évangiles et repasser les faits de votre salut avec une particulière intensité, comme si tout s'accomplissait encore sous vos yeux et que vous y fussiez mêlés : la Passion de Jésus vous semblera de la plus brûlante actualité. De plus, vous vous conformerez ainsi à la plus haute antiquité chrétienne, car le point de vue que je vous propose est celui même qu'ont adopté les premiers disciples de Jésus : leur attitude est remarquable et ne peut manquer d'inspirer la nôtre.

Ils ont été les témoins ou bien ils ont fait parler les témoins des faits. Ils sont de la génération qui a vu couler le sang du Christ. Assurément, quand Jésus est entré en agonie, ils se sont sentis dépassés; quand il a été arrêté, battu, bafoué, à peu près tous ils l'ont lâché; quand il a été crucifié, ils ne l'ont que de loin regardé mourir. Ce n'est qu'à la lumière de Pâques et au contact de Jésus ressuscité qu'ils ont compris, qu'ils se sont ressaisis et rapprochés. Mais ils l'ont fait alors avec une pénétration ardente et intelligente qui doit devenir la nôtre.

Il faut voir de quelle âme à la fois bouleversée et rassérénée saint Pierre parle de la Passion à ses compatriotes, cinquante jours après les événements et dans la ville même où ils ont eu lieu : « Ah! vous avez fait mourir le Prince de la Vie, dit-il... Mais je sais que vous avez agi par ignorance, ainsi que vos chefs... C'est Dieu qui a réalisé de la sorte ce qu'il avait annoncé par tous ses prophètes et ce qu'il avait arrêté dans sa prescience éternelle : Son Christ devait souffrir [1]. »

Son Christ devait souffrir. Il y avait dans cette fin tragique tout un plan divin. Les premiers chrétiens se replongent dans cette atroce Passion, que d'abord ils n'ont pas comprise, qu'ils comprennent maintenant. Ils ne disent pas : odieuse mort. Ils disent : bienheureuse mort. Ils en rassemblent les détails les plus significatifs. Ils en recueillent les plus beaux fruits. Comme on fait après la mort d'un être aimé. Ils y puisent, pour tout dire, la plus divine espérance. Plus haut que l'espérance de la crèche, celle même de la Croix.

Il faut, pour cela, scruter profondément toutes les choses. Car, à les regarder superficiellement, elles sont

1. Actes, III, 12-18.

désespérantes. A première vue, on serait porté à voir dans cette Croix le contraire de l'espérance.

Vous savez bien qu'on ne s'est pas privé de le dire à la face même du Christ en croix, sans pitié pour sa détresse. Les trois Synoptiques ont trouvé bon de relater ces insultes à l'espérance.

Le peuple était là, qui regardait, nous disent-ils. Les passants passaient, en branlant la tête et en disant : « Hé! toi qui détruis le Temple et le rebâtis en trois jours, que tu as dit, sauve-toi donc toi-même, descends de ta croix et tire-toi de là. » De même, poursuit le texte, et ceci est bien plus grave, les grands prêtres aussi se gaussant entre eux avec les scribes et les anciens disaient : « Il a sauvé les autres, et ne peut seulement pas se sauver lui-même. Il a mis sa confiance en Dieu; que Dieu le sauve donc maintenant s'Il tient à lui, lui qui s'est dit le Christ, l'Élu de Dieu, le Fils de Dieu. » Les soldats mêmes qui le gardaient se jouèrent de lui : « Si tu es le roi des Juifs, allons, sauve-toi toi-même ! » Jusqu'à l'un des malfaiteurs qui étaient en croix à côté de Jésus l'insultait : « Sauve-toi toi-même et nous aussi[2]. »

De telles insultes étaient pour Jésus une sorte de raffinement dans le malheur. Elles lui lançaient au visage ce qui pouvait le plus l'atteindre au cœur, à savoir : qu'on ne peut pas compter sur lui. En apparence, les faits leur donnaient raison. Rien n'était plus pitoyable que cette mort. Aussi les disciples eux-mêmes désespéraient de leur Maître. Témoin ces deux qui s'en retournent chez eux le soir de Pâques, on peut dire désespérés : « Ce Jésus de Nazareth, disent-ils, c'était pourtant un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu comme devant tout le peuple. Nos magistrats l'ont livré pour être condamné à mort. On l'a crucifié... Pour nous, nous avions pourtant l'espoir que ce

2. Luc, XXIII, 35-36; Marc, XV, 29-32; Matth., XXVII, 39-43.

serait lui qui délivrerait Israël... Et puis, voilà que tout se termine à rien[3]... »

En vérité, Jésus lui-même l'avait bien prédit : « Tous vous serez démoralisés à mon sujet. Car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées[4]. » C'est bien certain, Seigneur. Et, si j'avais été là au moment, j'aurais fait comme ils ont fait. C'est pourquoi, après coup, je voudrais bien comprendre comme ils ont compris, tout ce que vous avez enfermé d'espérance surhumaine et divine dans votre adorable Passion.

Écoutez ici, avec beaucoup d'attention, le principe de discernement et d'interprétation que je vous propose. Je le crois capital. Pour saisir à fond toute l'espérance qui doit être exprimée de la Passion du Christ, il y faut considérer deux aspects à la fois.

Il y a dans cette Passion quelque chose d'extrêmement humain. Pilate disait bien plus vrai qu'il ne pouvait penser quand, présentant à la foule ameutée ce pauvre Christ flagellé, couronné d'épines, il leur criait : « Voilà l'homme! » Oui, voilà l'Homme par excellence, dans la détresse la plus humaine qui se puisse voir. De tous les côtés à la fois, sa mort est empreinte d'humanité. Ce Christ meurt comme nous. Ce Christ meurt par nous. Ce Christ meurt pour nous.

Mais, en même temps, tous les actes de ce drame, l'un des plus inouïs de l'histoire humaine, sont rehaussés, comme dit saint Paul, d'un esprit d'éternité; tout se passe selon la puissance d'une vie impérissable[5]. « Ma vie, disait Jésus, personne ne me l'enlève, mais de moi-même, je l'offre. J'ai le pouvoir de l'offrir et le

3. Luc, XXIV, 19-21.
4. Marc, XIV, 27.
5. Hébr., IX, 14; VII, 16.

pouvoir de la reprendre[6]. » Le fait est qu'il y a dans ce gisant de Gethsémani, dans ce bafoué du prétoire, dans ce moribond du Calvaire, une personnalité surhumaine. C'est elle qui mène tout, c'est elle qui assume tout. Au moment où tout semble crouler au plus bas, Jésus a une façon de poser son Moi, qui relève et sublime tout. Cette Passion si abîmée dans l'humanité, elle flamboie de traits divins, elle est proprement imbibée par la divinité.

Or, c'est ce rapprochement, voyez-vous, qui fait tout le mystère. Ce sont ces deux éléments si bien pris l'un dans l'autre, ce côté humain de la Passion rehaussé à tout moment d'un côté divin, dans l'étreinte d'une Personnalité unique qui est celle même du Fils de Dieu fait homme, c'est cela, dis-je, qui donne à ce grand acte sa réalité prodigieuse, sa valeur infinie. C'est cela qui fait que la croix du Christ est notre éternelle espérance. Le Christ se présente à nous dans cette Passion épouvantable comme quelqu'un qui est absolument sûr de ce qu'il fait. Dans toute la force du terme, il est véritablement le Sauveur, le Sauveteur, le Rédempteur, qui se précipite en personne au plus bas fond de la misère humaine pour étendre et porter jusque-là le secours tout puissant et invincible de la divine miséricorde. Or tout est là : Dieu tout puissant et miséricordieux, se portant au secours de nos misères, c'est ce qui fonde notre théologale raison d'espérer. Eh bien, cette raison, elle est gravée dans la Croix, puisque ce Crucifié n'est autre que Dieu tombé chez nous, pour tout reprendre et tout sauver. C'est pourquoi je peux dire qu'avec la Passion du Christ je suis au plus fort de mes raisons d'espérer.

O Jésus, Jésus, je comprends que vous ayez fait de votre mort le point culminant de votre vie et le grand acte de votre mission au milieu de nous. Nulle part

6. Jean, x, 18.

vous n'êtes vous-même plus que là. Nulle part je ne vous vois plus près de moi. Nulle part je ne vous vois plus Dieu, plus Fils du Père et plus en possession de l'Esprit. C'est prodigieusement rassurant pour moi. O Personnalité divine de mon Sauveur, par cette mort à laquelle vous vous livrez, en réalité vous me possédez, vous me vivifiez. Vous me pardonnez tout le mal que je peux vous faire. Vous me donnez tout le bien que vous voulez me faire. O adorable Passion ! O bienheureuse mort !

Voilà la grande idée chrétienne que je voudrais vous remettre dans l'esprit relativement à la Passion du Sauveur. Cette grande idée est un des grands articles de notre foi. Il faut se l'assimiler profondément.

Je n'ai malheureusement pas la possibilité d'entrer dans le détail des choses. J'aimerais pourtant vous montrer par le menu ce que je viens d'avancer en bloc. Tâchez donc de revoir cela vous-mêmes, ces temps-ci, en relisant minutieusement le quadruple récit évangélique, toujours si poignant pour une âme chrétienne et même simplement pour toute âme humaine, en assistant dévotement aux graves offices liturgiques, en repassant avec ferveur les actes du grand drame, surtout le jeudi et le vendredi saints.

Ce drame se déroule comme en trois phases successives, avec une précipitation singulière. Après la sainte Cène, de dix heures du soir à minuit, au jardin de Gethsémani, Jésus entre dans cette mortelle angoisse que les premiers chrétiens n'ont pas craint de nommer une véritable agonie. De minuit à midi, il est trahi, traduit, villipendé. condamné et finalement livré. De midi à trois heures, cloué à la croix, élevé de terre comme il avait dit, Jésus se meurt, Jésus est mort. Donc, ce fut vite fait, à peine plus de douze heures, et tout fut consommé. Mais ce furent des heures d'une

plénitude insondable. L'ampleur même de la détresse dénonce l'infinité de la Personne en cause. A tout instant, il y a l'homme. A tout instant, il y a le Dieu.

Voyez Jésus dans son agonie.

Il est seul, la nuit, dans un jardin, avec les trois témoins qu'il s'est choisis et qui ne pourront seulement pas veiller une heure avec lui. Les trois qui l'ont vu un jour transfiguré devant eux, ce soir le voient comme anéanti. Cependant, personne encore n'a mis la main sur lui. Il est néanmoins dans des affres indicibles de corps et d'âme. Il ne s'en cache pas. Il ne se raidit pas dans une attitude stoïque. Sa sueur fut comme des globules de sang qui coulaient jusqu'à terre. Toute une partie même de son âme est envahie par la tristesse, par la frayeur et par un indicible ennui. Il est bien comme nous, notre Sauveur. Il dit du reste qu'il a besoin de nous. Il n'est pas fier et pas brillant devant la mort. Oh ! que cette agonie est bien humaine, et que nous sommes fondés à dire : Pauvre, pauvre Jésus!

Toutefois, l'impossibilité même où nous sommes de mesurer les profondeurs et l'immensité de cette agonie est un indice de son mystère. Ne vous y trompez pas. Cet homme en agonie est quelqu'un de divinement grand. A cause de cela, son agonie est incommensurable. Il est dans un grand débat avec la divinité. Ce débat même nous dépasse, et nous transporte dans l'infini, jusqu'en Dieu. Ce colloque avec Dieu, ce contact avec Dieu, ce cri jeté vers Dieu, et qui cependant vient s'apaiser en Dieu, tout cela nous révèle qui est Jésus. La solitude même où il est, nous permet de mieux percevoir de quelles proportions il nous domine, et quelle est l'étendue et quel est l'enjeu de son agonie.

L'enjeu, c'est nous. Comme il le disait tout à l'heure à la sainte Cène, il se livre pour la multitude humaine.

Ce qui se joue au prix de son agonie, ce sont nos destinées spirituelles, c'est à proprement parler notre éternité. Voilà certainement pourquoi Jésus se tourmente tant. Il se donne alors des visions atroces. Se voyant et se sentant chef de tout ce grand corps d'êtres humains et de membres pensants, Lui-même pense à tout et à tous. Il s'afflige cruellement de toute l'opposition que nous lui faisons et lui ferons. Il veut nous avoir et nous ne voulons pas. Voilà de quoi il se frappe et se torture. Car il nous aime, ce Christ, formidablement : l'amour même que Dieu nous porte fait battre ce cœur de Christ, jusqu'à l'angoisse d'âme, jusqu'à la sueur de sang.

Ainsi, en ces deux heures d'agonie, en ce point de l'espace et de la nuit, on peut dire que l'éternité divine passe en rafale sur la houle de notre humanité. Il y a, dans cette agonie du Christ, quelque chose et quelqu'un en mesure de diviniser toutes nos agonies.

Voyez ensuite Jésus dans sa Passion.

Certes, il n'est plus seul, pauvre Jésus. Il était trop seul tout à l'heure. Il ne l'est pas assez maintenant. Manifestement, il ne s'appartient plus, et le voilà, comme il dit, aux mains des pécheurs. Toutes les puissances du mal, dès longtemps conjurées contre lui, sont maintenant déchaînées. Par delà les puissances visibles, il s'en cache d'invisibles. Ce Christ finit par avoir tout le monde contre lui. Et, plus au fond, il y a Satan qui mène le monde, Satan que Jésus lui-même décorait du titre fastueux de Prince de ce monde. Aussi la grande détresse continue. Du côté de la terre, tous les grands vont se prononcer et se déballer contre ce Christ. Mais les petits ne vont pas lui être plus favorables : il va être maltraité sans pitié par les valets dans la cour du grand prêtre juif, et par la troupe dans la

cour du gouverneur romain; il va entendre la foule ameutée hurler dans la rue : « Crucifiez-le; crucifiez-le. » Son corps va subir tous les mauvais coups : on lui crache au visage, de grandes gifles retentissent sur sa face, et les fouets lui entrent dans la chair. Mais son âme subit de plus tristes ravages : il est bafoué dans sa renommée, comme dans sa dignité; il est traîné, humilié en toutes manières. Il semble que ce pauvre Christ ait voulu aller jusqu'au bout de nos malheurs et de nos maux. On n'en peut guère concevoir un pire amoncellement. C'est ici que l'on voit bien qu'il meurt par nous. Il endure et souffre, en ces douze heures, à peu près tout ce qu'un homme peut souffrir et endurer de la part de ses semblables. Et même, par son genre de condamnation et de supplice, il est mis comme au ban de l'humanité. De sorte qu'il ne tombe pas seulement au rang des plus malheureux d'entre nous, mais il est même compté au rang des malfaiteurs. Si son agonie attestait qu'il meurt comme nous, sa Passion révèle à l'évidence qu'il meurt par notre fait, qu'il meurt par nous.

Toutefois scrutez bien votre Christ toujours. Dans cet autre genre de détresse, la personnalité de Jésus ne cesse de s'imposer, ni sa divinité de resplendir. Ce pauvre condamné est quelqu'un qui ne bouge pas de sa majesté. Il domine les personnes et les choses. Il dirige et dépasse les événements mêmes qui ont l'air de l'emporter. Il est maître de lui, maître de l'heure, maître de tout. Ses attitudes sont admirables de grandeur et de simplicité. Ses paroles sont impressionnantes; ses silences ne le sont pas moins. Il ne répond rien au premier interrogatoire du Sanhédrin, ni rien à celui d'Hérode; il se tait un bon moment devant Pilate. Mais, quand il le faut, il dit clairement qui il est, il décline son identité avec une netteté héroïque. Et c'est de cela qu'il meurt. Il ne craint pas de dire à ses juges qu'il les jugera lui-même d'infiniment plus haut qu'ils

ne le jugent. A Pilate fort de son autorité, il suggère doucement : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut. »

Voilà bien le point décisif. Ce Christ qui est à notre merci, c'est Dieu en personne qui nous sauve et nous ramène à lui. Nous le supplicions tant que nous pouvons. Il accepte tout comme s'il le méritait. Et, dans cette acceptation, il nous rend détestables toutes nos fautes qui sont la cause de sa Passion, et acceptables toutes nos peines qui sont la rançon de son union à nous comme elles doivent être le gage de notre union à lui.

Voyez enfin Jésus en croix.

Il est suspendu en l'air, au vu de tous. Il s'appartient moins que jamais, puisqu'il ne peut plus faire aucun mouvement. Il ne peut plus disposer que de la pénétration de son regard, de l'expression de sa voix, et de l'inclinaison de sa tête. On dirait cependant que sa Croix, si publique qu'elle soit, l'a rendu un peu plus seul : aussi il semble que son agonie le reprend. Il a cette fois sa sainte Mère près de lui, qui le soutient de son grand cœur et de sa grande foi, comme l'ange le réconfortait au jardin. Car il faut bien le dire, Jésus est vraiment à bout de forces. Il s'en va au bout de son sang, il meurt de soif, comme font les crucifiés. Mais, que se passe-t-il dans son âme humaine? Écoutez-le qui prie ainsi : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Je vous dis que les grandes intuitions et les grandes tortures mentales de Gethsémani ont de nouveau déferlé sur lui. Il ne nous est pas possible de mesurer jusqu'où; mais c'est un fait indéniable.

Eh bien, à ce paroxysme, nous voyons mieux à quel point ce Christ atteint sa mission surhumaine et divine. Dressé entre ciel et terre, rendant comme il fait son âme à Dieu, il est pour nous le salut, il est la rédemp-

tion, il est l'espérance. A ce suprême instant tout nous dit que Jésus meurt pour nous. Il nous échappe des mains, mais, c'est pour s'en aller en Dieu et nous y emmener à sa suite. Écoutez comme il prie pour nous : « Père! pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Entendez-le qui nous confie ce qu'il a de plus cher, l'incomparable femme, sa Mère, la nôtre. Un de ses compagnons de malheur l'implore qui va mourir à côté de lui : « Jésus ! souviens-toi de moi lorsque tu viendras dans ton règne. » Et Jésus, de répondre avec une tendresse d'éternité : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Après cela, reprenant une dernière fois son souffle, Jésus dit : « Tout est consommé. » Puis, d'une voix forte et dans un grand cri : « Père, je remets mon esprit dans tes mains. » Alors, ayant poussé ce grand cri et incliné la tête, en effet il rendit l'esprit.

Après cela, je n'ai plus rien à ajouter. Comme on se raccroche au dernier souffle, au dernier mot, d'un être aimé, ainsi nous sommes suspendus à ce dernier soupir de notre Rédempteur. Avec lui, quand il exhale ainsi son âme, nous savons bien, nous sentons bien, que nous passons du temps à l'éternité, du monde en Dieu. Mourir ainsi, c'est nous sauver.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

Le message du prophète Jérémie

Le pèlerin de Terre Sainte qui a erré sur les montagnes voisines de Jérusalem avec le souci de donner à ses souvenirs bibliques leurs attaches locales précises, se souvient certainement, sinon d'avoir visité, du moins d'avoir aperçu de loin, de quelque belvédère du Scopus ou du mont des Oliviers, campé là-bas, sur l'épaule de la montagne judéenne, — tel un bébé palestinien sur celle de sa maman fellahine, — un petit village du nom d'Anatha, plusieurs fois mentionné dans la Bible sous le nom d'Anathot, et une fois en particulier, comme étant le pays natal du prophète Jérémie.

Jérémie! Pour le profane dont les souvenirs bibliques sont superficiels ou lointains, il est probable que ce nom n'aura évoqué que la figure peu réjouissante d'un pesonnage chagrin et larmoyant, qui, à longueur de journées, fatigue ses contemporains de ses... « jérémiades »!... Pour le chrétien, habitué à savourer les beaux offices liturgiques de la semaine sainte, le nom du prophète d'Anathot est associé aux émouvantes élégies où la tradition ecclésiastique a cru reconnaître le son de son âme attristée par les malheurs qui ont bouleversé

Juda, sa capitale et son Temple[1]; enfin il voit encore en lui l'homme dont la vie douloureuse, en butte aux moqueries, aux contradictions et aux persécutions de ses compatriotes, est une prophétie vivante et combien saisissante de la tragique destinée du Christ !

Mais peut-être n'est-il pas impossible, même sans se perdre dans le maquis des discussions exégétiques, de donner de cette grande figure, l'une des plus séduisantes et les plus humaines de la Bible, une connaissance plus précise et plus approfondie.

Pour parler des hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire, on peut envisager deux méthodes : d'abord celle qui consiste à traiter d'un personnage important comme éclairant toute une époque et à dessiner autour de lui une large fresque historique. Il y a ensuite celle qui consiste à concentrer tout l'intérêt et toute la lumière sur le personnage en question et à n'évoquer son entourage temporel et spatial, que dans la mesure où il est nécessaire pour mieux le mettre en relief. C'est à cette deuxième perspective que nous voudrions nous tenir, en essayant de discerner soit dans la vie et les écrits du prophète, soit dans son milieu historique, ce qui peut nous aider à pénétrer le secret de sa personnalité, sa psychologie religieuse, les traits caractéristiques de son génie et la signification de son message pour l'histoire des doctrines révélées, non seulement pour le Judaïsme, mais pour toute l'humanité; car Jérémie a eu conscience d'avoir une mission qui dépassait le cadre de son temps et de sa nation et il est particulièrement intéressant de voir, dans son cas, par

1. Il nous semble inutile, pour le but que nous poursuivons, d'entrer ici dans les discussions que soulève parmi les critiques cette attribution à Jérémie des « Lamentations ».

quels cheminements mystérieux et par quel dur labeur l'humanité est venue en possession des grandes vérités religieuses et morales qui constituent son patrimoine spirituel.

Pour cet essai de biographie psychologique et religieuse de Jérémie, il n'est guère indiqué de s'enfermer d'avance dans un plan rigoureux. Il n'en est pas de la vie comme d'une thèse; ses courbes sont trop sinueuses pour être ramenées à la rigidité d'un système. Entre l'homme et le prophète il y a un lien indissoluble, de sorte que les séparer serait un morcelage artificiel. On procédera donc plutôt par coups de sonde et par touches successives, de manière à découvrir une à une les lignes de clivage de son âme et de sa pensée, et si notre exploration n'est pas trop maladroite, peut-être verra-t-on apparaître, au terme de ces développements, non pas une thèse sur la théologie de Jérémie, mais l'homme lui-même, et la genèse et l'évolution progressive de sa pensée et de sa vie, par le travail de sa réflexion personnelle et de son cœur réagissant sous le choc des événements et de l'action divine.

I

Le milieu physique et spirituel

Prenons pour point de départ le fait de sa naissance à Anathot[2]. Cette indication est donnée d'un simple mot, comme en passant, dans le titre introductif qui ouvre le recueil de ses oracles. L'appartenance d'un homme à un point du temps et de l'espace n'est jamais

2. Jér., I, 1.

indifférente au développement et à l'orientation de ses idées. A la mention d'Anathot le titre ajoute que ce village appartenait « au pays de Benjamin[3] ». Indication surprenante, au premier abord ! Au temps de Jérémie, en effet, l'ancienne division en tribus avait depuis longtemps disparu sous les nouvelles distributions administratives établies par Salomon, et, depuis l'époque du Schisme, le territoire de Benjamin était incorporé au royaume de Juda. Mais les divisions administratives ne suppriment pas les affinités ethniques. Il serait facile de montrer, par exemple, comment certains traits des prophéties d'Isaïe s'expliquent du fait que cet homme est un « aristocrate », qu'il est né et a passé toute sa vie à Jérusalem, et comment cette origine et ce milieu rendent compte des différences du point de vue entre lui et son contemporain le « provincial paysan » Michée[4], hostile aux classes dirigeantes de la capitale. Or voici que dans les prophéties de Jérémie on observe, entre autres traits caractéristiques, l'attachement de cet homme pour les tribus du Nord. Son émouvante évocation de Rachel « pleurant ses fils et refusant toute consolation parce qu'ils ne sont plus » est dans toutes les mémoires; et l'on sait en quels accents pathétiques il a exprimé sa pitié pour le royaume d'Israël frappé par la catastrophe de 723, et lancé aux échos de la montagne d'Ephraïm ses ardents appels à la conversion et ses messages d'espérance.

> Reviens, rebelle Israël, dit Jahvé,
> je n'aurai pas pour toi un visage sévère.
> Car je suis miséricordieux, dit Jahvé;
> ma colère ne dure pas à jamais.

3. Jér., I, 1.
4. Cf. *Revue biblique*, 1935, pp. 526 ss.

Reconnais seulement ton iniquité,
ta rebellion contre Jahvé ton Dieu[5].

D'un amour éternel je t'ai aimé;
aussi t'ai-je gardé ma faveur.

Je te rebâtirai encore et tu seras rétablie,
O Vierge d'Israël!
Tu viendras encore, au son de tes tambourins,
te mêler aux danses joyeuses,
Tu planteras encore des vignes
Aux monts de Samarie,
et les planteurs en cueilleront les prémices[6]

Je les conduis, je les mène aux eaux courantes
par une route unie où ils ne bronchent pas,
Je redeviens pour Israël un père
Et Ephraïm est mon premier-né![7]

Sans doute c'est Jahvé qui parle ici; mais quand on connaît Jérémie on ne saurait douter qu'il ne communie de toute son âme à ces sentiments d'amour et de miséricorde.

Jérémie, le Benjaminite, est aussi de famille sacerdotale. Il est « fils d'Helcias, l'un des prêtres habitant à Anathot[8] ». Étant donnée cette ascendance, il pourrait paraître étrange, au premier abord, que Jérémie ne témoignât pas de particulière complaisance pour les institutions cultuelles[9]. Mais qui sait si, précisément, il ne serait point un rejeton de cette tribu sacerdotale d'Abiathar qui, disgraciée par Salomon au profit de Sadoc, se retira dès lors sur ses terres d'Anathot?...

5. Jér., III, 12 s.
6. Jér., XXXI, 4-6.
7. Jér., XXXI, 9.
8. Jér., II, 1.
9. Cf. Jér., VII, 21 ss.

Le Livre des Rois donne comme raison de cette disgrâce le fait qu'Abiathar s'était rangé au parti d'Adonias, le rival de Salomon [10]. N'est-il pas permis de conjecturer que cette attitude politique d'Abiathar fut inspirée par des mobiles d'ordre religieux? Représentant l'antique idéal cultuel, selon lequel l'arche était le seul symbole sensible de la présence de Jahvé, Abiathar aura sans doute manifesté trop ouvertement son hostilité aux innovations religieuses et aux tendances païennes du nouveau monarque, s'attirant ainsi ses foudres. On s'expliquerait alors que cette caste sacerdotale, dépossédée de l'éphod et de l'encensoir, ait entretenu chez ses descendants l'amour de la religion plus pure des anciens âges, dégagée de toute compromission païenne.

Mais essayons de préciser encore l'atmosphère politique et religieuse dans laquelle le jeune homme a vécu antérieurement à sa vocation prophétique.

Puisqu'il a commencé son ministère la treizième année de Josias (627/26) [11] et qu'il est vraisemblable de le supposer âgé à ce moment d'environ trente ans — c'est l'âge où un homme est capable de faire figure dans la vie publique —, il a dû naître vers 657, donc en plein règne de Manassé, c'est-à-dire au moment où l'invasion des cultes assyriens, cultes de Tammouz et de la Reine des Cieux, pratiqués officiellement par les rois de Juda en même temps que celui de Jahvé, donna naissance à un syncrétisme religieux menaçant pour la pureté du monothéisme israélite. Les rites sensuels empruntés aux païens accélérèrent dans le peuple la décadence morale. Refoulés un instant par la réforme de

10. I Rois, II, 26.
11. Jér., I, 2.

Josias, il semble qu'après les désastres de Megiddo, et sous le règne de Joachim, ces pratiques païennes aient connu une recrudescence, comme en témoignent le livre d'Ezéchiel [12] et les derniers chapitres de Jérémie [13].

Pourtant, grâce à l'énergique intervention des prophètes, il y avait encore en Israël des forces intactes. Malgré l'échec relatif de leur mission, il n'est pas probable qu'Amos et Osée aient prêché tout à fait dans le désert. Leurs accents, tour à tour terribles et attendris, ont dû secouer la torpeur des pusillanimes et stimuler le zèle des meilleurs. Pour Isaïe, nous savons qu'il a réussi à faire école et à rassembler autour de lui un groupe de disciples qu'il appelle « ses enfants [14] ». Même aux heures les plus sombres de l'histoire religieuse d'Israël, il est toujours resté une élite d'âmes fidèles qui ont gardé la flamme et « n'ont pas courbé le genou devant Baal ».

De ce nombre était, à n'en pas douter, l'adolescent d'Anathot qui grandissait dans l'obscurité de son village. Déjà ses hérédités et sa culture le prédestinaient à se ranger du côté des zélateurs de Jahvé. Mais plus encore, dans ses analyses morales et ses confidences, sa nature se révèle extrêmement fine et délicate. Toutes les pages de son livre témoignent du supplice intolérable que fut pour cet émotif exaspéré le spectacle de l'apostasie et de la corruption générales. Il en a éprouvé une tristesse profonde et communicative dont l'expression donne à son message sa tonalité si mélancolique. Et pourtant, malgré l'intensité du sentiment religieux qui vibre en son cœur, il semble bien que sans l'appel

12. Cf. Ez., VIII-XI.
13. Jér., XLIV, 15-30.
14. Isaïe, VIII, 18.

impérieux et irrésistible qui l'arracha soudain à sa solitude rustique, Jérémie ne fût jamais intervenu dans la vie publique parmi les champions de la foi en péril,

Ah !

s'écrie-t-il un jour, dans un accès de désespoir.

qui me donnera au désert un refuge,
que j'abandonne mon peuple
et que je me retire d'avec eux;
car ils sont tous des adultères,
c'est une assemblée d'infidèles [15]

Qui fera de ma tête une source de pleurs,
de mes yeux une fontaine de larmes ?
Je pleurerai et le jour et la nuit
sur les blessures de mon peuple ! [16]

Voilà bien le cri spontané de son cœur d'homme incapable de prendre, en face du déluge de corruption, une autre attitude que celle du spectateur attristé et impuissant, que meurtrit le contact avec la perversité des siens, qui ne rêve que d'en pleurer tout seul dans la solitude et d'en mourir de chagrin, comme une bête blessée à mort. Il est bien trop sensible à la moquerie et aux persécutions pour aller spontanément au-devant d'elles. Vraiment non ! il ne semble pas fait pour la gloire héroïque des prophètes. Ce à quoi il aspire, ce sont les humbles joies de la vie domestique où le bruit monotone de la meule bercerait sa rêverie mélancolique [17]; c'est la vie des paysans et des pasteurs se déroulant au grand soleil dans les champs et dans les vignes [18], et les fêtes de village avec leurs danses au son

15. Jér., IX, 2.
16. Jér., VIII, 23.
17. Jér., XXV, 10.
18. Jér., XXXII, 43; XXXI, 12, 13; XXXIII, 11.

des tambourins[19], et la joie des fiançailles et du mariage et des soirées de famille se déroulant à la lueur de la petite lampe qu'il aime à contempler de loin, le soir, au sommet de la colline, et dont la flamme symbolise pour lui cette vie paisible et douce que vont éteindre bientôt les catastrophes imminentes!...[20]

II

La vocation

Or, c'est sur un tel homme, errant un jour dans les ouadis de sa campagne, que tombe, foudroyant, l'appel divin à l'action et à la lutte.

— Avant de te former dans le sein de ta mère,
je t'ai connu!
et avant que tu sortisses de ses flancs,
je t'ai consacré
et je t'ai établi prophète pour les nations!...[21].

— Ah! Seigneur Jahvé,

s'écrie-t-il affolé,

je ne sais point parler, je ne suis qu'un enfant!...

Oh! comme il dit vrai! Oui, toute sa vie, jusqu'à son extrême vieillesse, il ne sera qu'un pauvre enfant malheureux, abandonné, persécuté!

A quoi pensait-il donc au moment où la main de Jahvé le saisit?... Mais peut-être à ce retard inexplicable du jugement de Dieu sans cesse annoncé par les prophètes et qui n'arrivait toujours pas! et aux raille-

19. XVI, 9.
20. XXV, 10.
21. Jér., I, 4-6.

ries blasphématoires que ces délais provoquaient chez les sceptiques et les impies[22]. Et peut-être lui-même, gagné par la contagion générale, commençait-il à douter!...

Alors le Seigneur, « qui sonde les cœurs et les reins » et devant qui tout est à découvert, allant au-devant de son angoisse intime, lui parle encore :

— Que vois-tu, Jérémie ?
— Je vois une branche d'amandier,

répond-il.

L'amandier, en hébreu, c'est « le vigilant[23] », c'est-à-dire l'arbre dont la floraison précoce annonce au printemps le réveil de la nature.

— Tu as bien vu,

dit Jahvé, utilisant le symbolisme contenu dans le mot hébreu,

car je veille sur ma parole pour l'accomplir.

De quelle parole s'agit-il ?... Voici! Une seconde fois, Dieu demande au jeune homme :

— Que vois-tu ?

Et Jérémie de répondre :

— Je vois une chaudière bouillante; elle paraît venir du côté du Nord.
— Du Nord,

explique Jahvé,

le malheur s'épand à flots bouillants sur tous les habitants du pays[24].

22. Jér., v, 11-13.
23. Héb. : « Choqed ».
24. Jér., i, 11-12.

Une fois encore, c'est l'annonce du jugement. Et Jérémie songe aux grands mouvements de peuples précurseurs de la ruine assyrienne, et toute sa vie désormais son imagination sera hantée par ces mystérieux « ennemis du Nord », exécuteurs des jugements divins sur Israël et sur les nations.

Il faut nous arrêter encore sur cette vision inaugurale, parce que, comparée à celles des autres prophètes, d'Isaïe et d'Ezéchiel en particulier, elle nous ouvre des perspectives intéressantes sur le tempérament de Jérémie et sur la manière dont l'action divine utilise pour ses fins les amorces naturelles qu'elle trouve dans les âmes.

Quand on examine les phénomènes extraordinaires de la vie des saints, on découvre qu'il y a presque toujours un lien entre la manière dont Dieu se manifeste à eux et leur caractère et avec les images qui leur sont familières. A Jeanne d'Arc, c'est par l'archange Michel, patron de la France, qu'il révèle sa mission et celui-ci apparaît à la jeune fille sous les traits d'un « prud'homme » telle qu'elle l'a vu dans les verrières et dans l'imagerie religieuse de son temps, ce qui lui permet de le reconnaître sans qu'il se nomme, et il est également caractéristique qu'il soit accompagné des saintes Catherine et Marguerite, chères à la piété médiévale, et dont l'une au moins, sainte Marguerite, avait sa statue dans l'église de Domremy. Pour rentrer dans le domaine biblique, à Isaïe, le citoyen de Jérusalem, la ville du Grand Roi, c'est dans son palais du Temple qu'il apparaît dans tout l'éclat de sa majesté divine et royale dépassant toutes les orgueilleuses majestés terrestres, pourtant si impressionnantes, de l'époque, et environné d'êtres surnaturels, les Séraphins, ayant forme de serpents ailés vomissant flammes et

fumée, tels que l'imagination populaire se figurait alors les personnages mystérieux de la cour de Jahvé[25].

Chez le prêtre Ezéchiel, nous trouvons deux visions vocations. Si l'on admet l'hypothèse récemment soutenue avec beaucoup de talent et d'érudition par M. Alfred Bertholet[26], l'une, la vision du rouleau dévoré par le prophète, quoique venant en second lieu dans la rédaction actuelle, serait la première en date et serait à situer à Jérusalem. Elle porte aussi la marque de son milieu et de son temps. Tandis que pour Jérémie Dieu se contente de mettre « ses paroles dans sa bouche », à Ezéchiel c'est un livre qu'il donne à dévorer. La différence s'explique, en partie, par le fait qu'entre les deux a passé le Deutéronome, avec lequel la parole vivante est devenue parole écrite. Toujours selon la même hypothèse, la deuxième vision d'Ezéchiel, la première dans la rédaction actuelle, celle du trône divin sur un char porté par des animaux fantastiques, inaugure le ministère du prophète parmi les exilés en terre babylonienne. Ainsi s'explique l'introduction, parmi ses éléments plastiques, d'images rappelant les colosses de pierre qui montaient la garde au seuil des palais mésopotamiens.

Et de même dans Jérémie. Quand on lit attentivement ses prophéties, on est frappé du grand nombre des images par lui empruntées aux choses de la vie quotidienne : l'argile modelée par le potier[27], les paniers de figues étalés au souk[28], le joug auquel le paysan assujettit ses bœufs[29], la ceinture précieuse dont la

25. Isaïe, VI.
26. Hesekiel, Mohr, Tübingue, 1936.
27. Jér., XVIII.
28. Jér., XXIV.
29. Jér., XXVII.

petite fiancée est si fière [30]. Et dans sa vocation quels sont les objets dont Dieu se sert pour se révéler à son prophète? C'est l'amandier que rencontre à chaque pas, dans ses ouadis, le fellah de Palestine, et la marmite qui bout sur son foyer de pierres !... Ainsi le surnaturel se trouve-t-il dépouillé de cet aspect artificiel et mécanique que nous sommes trop portés à lui donner, et apparaît-il en lien organique avec la vie, épousant en quelque sorte les formes de la nature.

Dans la manière dont les prophètes racontent leur vocation se manifestent aussi leur couleur d'âme, leurs tendances intimes, la qualité de leur sentiment religieux. Je songe aux visions de Moïse [31], d'Élie [32], de Michée ben Jimla [33], d'Amos [34] et d'Isaïe [35]. Ce qui les caractérise, c'est une extrême sobriété dans la description de Dieu. A peine Isaïe a-t-il vu le Seigneur, qu'il abaisse son regard comme aveuglé par sa gloire pour ne plus voir que le trône sublime et les pans du manteau dont le drapé majestueux s'étend dans le Temple tout entier. Cette réserve infiniment respectueuse laisse à dessein subsister autour de la divinité un halo mystérieux. Elle nous fait participer à ce sentiment de *mysterium tremendum* ressenti par le voyant, mystère inaccessible que l'être humain ne peut contempler que de loin sous peine d'être foudroyé. Avec la vision du char divin dans Ézéchiel, nous voyons apparaître un procédé tout opposé [36]. C'est par une accumulation de détails qu'il s'efforce d'exprimer l'inexprimable, avec

30. Jér., II, 32.
31. Exode, XXIV, 9 ss.
32. I Rois, XIX, 11 ss.
33. I Rois, XXII.
34. Amos, VII, 7 s.; IX, 1 s.
35. Is., VI.
36. Ezéchiel, I, 4; II, 2.

la conscience douloureuse, que malgré tous ses efforts, la plénitude divine ne se laisse pas enfermer dans des formules humaines. En vain le prophète fait-il appel à toute son érudition et à tout son génie dramatique pour bégayer quelque chose de l'ineffable réalité.

Pour Jérémie, il se rapproche plutôt de cette sobriété si expressive des anciens voyants. Mais chez lui, bien moins accentué, est ce sentiment de frisson sacré à l'approche du divin. On dirait d'un homme habitué à entrer en contact avec Dieu, dans sa vie intime, sans visions extraordinaires. Dans leur dialogue Dieu et son prophète semblent traiter d'égal à égal et se parler comme un ami parle à son ami. Ceci est déjà très éclairant pour la vie intérieure de Jérémie, dont nous aurons à reparler.

Enfin, un dernier trait fortement souligné dans cette scène de vocation, c'est que Jérémie est, dès le début, institué prophète pour les nations. A première vue, il ne semble pas que cela le distingue beaucoup de ses devanciers et successeurs, dont chacun a aussi proféré une série d'oracles contre les nations païennes. Mais peut-être y a-t-il une autre raison pour laquelle ce titre est donné spécialement et expressément à Jérémie. Comme le note M. Welch dans son excellente monographie sur le prophète [37], c'est du fait de sa naissance qu'un homme appartient à une époque et à un peuple, ce qui évidemment le qualifie pour jouir de certains droits et exercer une autorité parmi ce peuple, mais ce qui, d'autre part, impose à son activité certaines limites temporelles et spatiales. Jérémie, au contraire, est choisi par Dieu, « avant même d'être formé dans le

37. *Jeremiah, His time and his work*, Oxford, University Press, London, H. Milford, 1928, pp. 33 ss.

sein de sa mère », c'est-à-dire avant d'appartenir à un pays et à une race déterminés. De ce chef, il est purement et simplement un enfant de l'humanité et c'est ce qui le qualifie pour exercer auprès d'elle son ministère de salut. Nous verrons, en temps voulu, ce qui donne à son message, plus qu'à d'autres, cette portée universelle.

III

Les débuts dans la vie publique

Nous voici arrivés au temps où, du fait de son investiture prophétique, le jeune homme d'Anathot entre dans la vie publique. C'est le moment d'examiner la manière dont sa pensée se développe et la physionomie spéciale de son message.

A ne regarder les prophètes que superficiellement, il semble qu'ils répètent tous la même chose : oracles de malédiction contre Israël, oracles d'espérance et de salut, appels à la conversion, prophéties contre les nations païennes.

Il est, d'ailleurs, vrai qu'il y a chez tous un fond commun. Tous, depuis Amos, sont unanimes à annoncer le jugement, le jour de Jahvé, comme un jour de ténèbres, de malheur et de châtiment.

Ils ne s'en distinguent pas moins entre eux, par nombre de traits individuels, qui nous permettent de découvrir leurs affinités et de les grouper en plusieurs familles spirituelles. Il est bien clair, par exemple, que, surtout dans ses premiers oracles, Isaïe, soit par sa prédilection pour les poèmes à refrain, soit par sa manière de tonner contre les injustices sociales, se

rattache à son grand devancier judéen Amos. Mais celui-ci, quoique appartenant par son origine au royaume de Juda, avait délivré son message, à Béthel, dans le royaume du Nord. Quoi d'étonnant, dès lors, que ses accents aient trouvé écho dans l'âme de Jérémie. C'est de lui qu'il a pris la note de fond de toute la prophétie : l'idée du jugement imminent. Le spectacle de l'incurable perversité des siens l'a convaincu que ce peuple était mûr pour le châtiment. D'autre part, à l'époque où commence son ministère, gronde, dans l'extrême Nord, la rumeur de peuples nombreux sous les coups desquels succombera bientôt la puissance assyrienne. Rapprochant, sous la lumière de l'inspiration prophétique, ces deux faits de la corruption générale et des signes précurseurs du jugement, il en vient à la certitude, qu'en dépit du scepticisme et des moqueries des impies, le jour terrible est proche, « car Jahvé veille sur sa parole pour l'accomplir ». De la tradition prophétique encore, et d'Amos en particulier, il a reçu cette idée que Jahvé, étant unique de par sa nature, ne saurait se contenter, dans la religion, d'une place parmi les Baals, non pas même de la première place. Loin d'être un caprice et une jalousie arbitraire, ses exigences et son exclusivisme jaillissent de son essence même.

Mais pour Amos toute la nature de Jahvé semble s'exprimer et s'épuiser dans sa justice. Et, dès lors, quoiqu'il prévoie lui aussi une restauration finale, on ne voit pas bien comment, une fois brisé, le lien entre lui et son peuple pourrait être rétabli. Dans Jérémie, au contraire, retentit une note nouvelle, autant dire étrangère au terrible voyant de Thécoa. C'est que Jahvé est, par-dessus tout, Amour et Miséricorde. Par un choix tout gratuit et tout irradié de tendresse, Israël est

« son fils[38] ». Il est aussi et plus souvent encore « son épouse ». Au temps de la lune de miel de leurs fiançailles, dans le désert, l'épouse rendit à Dieu amour pour amour[39]. Mais depuis, devenue infidèle, « elle a couru après ses amants sur toute colline et sous tout arbre vert ». Dans son aberration, se disant qu'après la pluie vient le beau temps, elle pense que Jahvé s'apaise encore plus vite qu'il ne se fâche, et qu'il suffira de l'appeler, du bout des lèvres, « mon père, mon ami ! » pour qu'il revienne de sa colère[40]. En réalité, le Dieu qui sonde les cœurs et les reins ne saurait se laisser prendre à cette comédie hypocrite. Sans doute, la répudiation n'est pas définitive, car Jahvé est Miséricorde. Il suffit qu'Israël se repente pour qu'il lui rende son amour et la restaure dans sa dignité d'épouse obstinément aimée malgré tout ! Le repentir, la conversion du cœur suffisent, mais ils sont la condition indispensable de la réconciliation.

Or, en remontant dans le passé prophétique, c'est dans le prophète Osée que nous voyons apparaître cette idée que le temps du séjour au désert fut pour Israël une période d'innocence et c'est chez lui encore que nous trouvons cette mystique conjugale traitée dans toute son ampleur et avec une incomparable profondeur d'émotion. Un signe de plus que, déjà, notre milieu physique nous prépare à respirer une certaine atmosphère spirituelle. Osée lui aussi appartient aux tribus du Nord; et quand on songe que Jérémie est un Benjaminite et que son cœur déborde de tendresse compatissante pour ses compatriotes coupables et malheureux, on ne risque guère de se tromper en soupçon-

38. Jér., III, 19.
39. Jér., II, 2-3.
40. Jér., III, 4-5.

nant entre lui et Osée une filiation spirituelle et jusqu'à une parenté littéraire[41].

Dès ses premiers discours, Jérémie se révèle à nous comme une sensibilité très fine, par suite très irritable, vibrante au contact des plus humbles choses de la nature, avec lesquelles il entre sans effort en communion et dont il pénètre au premier coup d'œil l'envers invisible et le symbolisme. Il suffira de la moindre chiquenaude divine pour que la poésie du joug, de la cruche brisée, de l'argile modelée par le potier s'épanouisse en prophétie. A l'encontre du symbolisme savant d'Ezéchiel, le sien jaillit de la nature des choses. Le rugissement du lion dans les halliers du Jourdain[42], le hennissement et la course affolée de l'onagre et de la chamelle en rut à travers le désert[43], l'angoisse de la biche abandonnant son petit qu'elle ne peut nourrir sur une terre brûlée par le khamsin[44], le vol des oiseaux migrateurs[45], tous ces instincts obscurs sont observés sur le vif et lui serviront à faire ressortir l'attitude étrange de l'homme, refusant de suivre la loi de sa raison et la loi religieuse qui le portent vers Dieu. Mais pas plus que l'amandier vigilant ou la marmite bouillante, il ne s'attarde à nous les décrire. Il lui suffit de les évoquer d'un mot pour aller aussitôt à l'enseignement qui s'en dégage. Ce n'est pas lui qui détaillera par le menu, comme le fait Ezéchiel, les divers rites idolâtriques dont il est le spectateur attristé et indigné. Sous quelque forme que se présente le mal,

41. Cf. Karl Gross, *Die literarische Verwandschaft Jeremias mit Hosea*, Berlin, 1930.
42. Jér., IV, 7; XXV, 38, etc.
43. Jér., II, 23-24.
44. Jér., XIV, 4-5.
45. Jér., VIII, 7.

prophéties mensongères, adultères des prêtres et des prophètes, sacrifices d'enfants, offrandes de gâteaux à la reine du ciel, ce qu'ils sont tous au fond, c'est la prévarication, l'iniquité, l'apostasie, l'infidélité, révolte insensée! Il est tout entier tourné vers les réalités essentielles, et c'est ce qu'a admirablement rendu Claus Sluter, dans ce regard profond et intérieur qu'il a donné à son Jérémie de la Chartreuse de Champmol.

Avec cette même puissance intuitive, il discerne avec netteté et profondeur l'essentiel de la religion qui, après tout, n'a besoin ni de temple, ni de sacrifices, ni du cadre national israélite, mais qui se condense tout entière dans « la connaissance de Jahvé ». Ils ne connaissent pas Jahvé ! », dit-il avec tristesse de ses compatriotes. Cela semble un paradoxe. Comment, ce peuple qui multiplie les offrandes et les sacrifices ne connaît pas Javhé qu'il ne cesse d'invoquer comme son Dieu national, celui à qui il doit son existence et qu'il adore sur toute colline et sous tout arbre vert? Eh bien! non! il ne le connaît pas! parce que par sa foi et par son culte frelatés il l'a ravalé au niveau d'un baal quelconque parmi les baals, parce qu'il n'a pas compris que Jahvé, non seulement est un, mais qu'il est *unique*, étant seul infinie justice et absolue sainteté morale, se reflétant dans l'âme humaine par la voix de la conscience, et que le seul hommage digne de lui est l'obéissance inconditionnée à sa volonté, et la prière!

Mais si le contact avec la nature docile aux lois du Créateur le comble de joie et d'amiration, il en est bien autrement, hélas! de son expérience de la vie humaine. Dans cette atmosphère asphyxiée par le relent des fêtes orgiastiques, une âme aussi profondément religieuse ne pouvait qu'étouffer. Les dieux de Juda « sont aussi nombreux que ses villes et aussi nombreux les autels de

Baal, que les rues de Jérusalem [46] ». Au lieu de mettre sa confiance en Jahvé, Israël recherche les décevantes et dangereuses alliances étrangères. Il se met sur la route d'Égypte pour boire l'eau du Nil et sur la route d'Assour pour boire l'eau du fleuve [47].

Ils m'ont abandonné,

dit le Seigneur,

moi, la source d'eau vive,
pour creuser des citernes fissurées
qui ne gardent pas l'eau ! [48]

Cette ingratitude criminelle le plonge dans la stupeur. N'est-ce donc pas Jahvé qui les a fait monter de la terre d'Égypte et dirigés dans le désert, pour les mener en un paradis et en manger les fruits exquis ? (II, 6, 7.)

Spectacle inouï dans l'histoire qu'une telle apostasie!

Est-ce qu'un peuple a changé ses dieux ?
pourtant ce ne sont pas des dieux !
Et mon peuple a changé sa gloire,
Contre le néant ! [49]

Dans son aveuglement incurable, ce peuple ne voit pas que ce sont ses crimes qui lui attirent sans cesse de nouveaux châtiments.

Ce sont tes crimes qui te punissent
tes infidélités qui te châtient !
Apprends et vois combien il est amer
d'abandonner Jahvé ton Dieu [50].

46. Jér., II, 28.
47. Jér., II, 18.
48. Jér., II, 13.
49. Jér., II, 11.
50. Jér., II, 19.

Chose plus grave, à cette infidélité s'ajoutent l'inconscience, la dissimulation, l'hypocrisie.

Et tu dis pourtant : Je suis innocente;
oui, son courroux s'est détourné de moi!
Eh bien! je vais faire ton procès
puisque tu dis : je n'ai pas péché [51]

Comment dis-tu : « Je ne suis pas souillée,
je n'ai pas couru après les Baals »?
Vois donc la trace de tes pas dans la vallée
reconnais ce que tu as fait! [52]

Cette apostasie religieuse a provoqué la plus lamentable désagrégation sociale. Du petit au grand, ils sont tous adultères et menteurs.

Ils bandent leur langue comme un arc
pour la fraude et non pour le vrai [53].
Même en disant : Par la vie de Jahvé,
c'est pour le mensonge qu'ils jurent
Ils ne jugent pas la cause de l'orphelin
Ils ne défendent pas le droit du pauvre
Une chose horrible, affreuse, a lieu dans le pays :
les prophètes prophétisent le faux
et les prêtres enseignent comme eux
Et mon peuple aime cela! [54]
Tes adultères, tes hennissements, tes infâmes prostitutions,
. . . . . .
je les ai vus tes crimes horribles [55].

Dans cette atmosphère de duplicité générale, on ne peut plus se fier à personne :

Méfiez-vous, chacun, de vos amis
et que nul ne se fie à son frère!

51. Jér., II, 35.
52. Jér., II, 23.
53. Jér., VIII, 2.
54. Jér., V, 28, 30, 31.
55. Jér., XIII, 27.

Car tous les frères sont des fourbes
tous les amis s'en vont calomniant ![56]

Dès lors, comment Jahvé ne se vengerait-il pas d'une telle nation ?[57].

Le mal était devenu si grave et l'horizon politique était si sombre que les autorités religieuses et civiles finirent par s'en émouvoir. Comme le ferment dans la pâte, l'élite peu nombreuse, mais active et ardente, acquise au mouvement prophétique, préparait une rénovation. Jérémie n'était certainement pas seul de son temps à gémir de la décadence morale et religieuse. Le châtiment qui avait frappé le royaume du Nord avait servi d'avertissement aux consciences endormies. La miraculeuse préservation de la capitale, lors de l'invasion de Sennachérib, avait singulièrement grandi, dans l'esprit du peuple, le prestige de Jérusalem et de son Temple. De plus en plus, on avait conscience qu'en multipliant les sanctuaires locaux on s'était écarté du pur idéal mosaïque. Toutes ces idées flottantes dans les milieux du Jahvisme fidèle prirent corps en 621 dans la réforme deutéronomienne, suprême effort des forces intactes de la nation, pour restaurer la religion traditionnelle et pour conjurer la catastrophe que l'on pressentait prochaine.

(*A suivre.*)

Fr. M.-L. Dumeste, O. P.

Jérusalem.

56. Jér., IX, 3.
57. Jér., IX, 6.

Le Père Lagrange

(1855-1938)

I

Une grande voix vient de s'éteindre, la voix d'un fils aimant et d'un serviteur éminent de l'Église : celle du T. R. P. Lagrange. Il avait 83 ans, et nous ne pensions pas qu'il dût nous quitter si tôt. Il venait de publier un beau livre sur un sujet fort difficile : l'Orphisme, le premier d'une nouvelle série, et nous attendions avec impatience la continuation de ses travaux sur les Origines du Christianisme. Nous ne pouvions nous faire à l'idée qu'un jour il pût nous être enlevé. Pourtant lui-même n'avait pas d'illusion. Les deuils répétés qui avaient, ces derniers mois, frappé les religieux de sa Province lui étaient apparus comme un avertissement du ciel et il nous écrivait en janvier dernier : « ... Je vois tous les anciens partir, ce sera bientôt mon tour. Dans cette pensée, je vous demande vos prières; je suis si peu prêt à paraître devant Dieu... » Fidèle à l'idéal et à la pratique de toute sa vie, il voulut servir jusqu'à la fin. Servir : ne faisait-il pas, six jours avant sa mort, un cours sur la Passion de Notre-Seigneur à ses étudiants de Saint-Maximin ? Et c'est en pleine activité — l'heure de la retraite ne sonne pas pour un vrai religieux — que le jeudi 10 mars, la Vierge qu'il aimait tant est venue le chercher et que le Christ lui a donné la récompense due aux bons et fidèles serviteurs. D'autres rediront ce qu'il fut et quel a été son rôle et son in-

fluence dans l'Église depuis un demi-siècle; nous qui avons été un des derniers bénéficiaires de sa formation, nous voudrions évoquer quelques souvenirs et retracer à grands traits la vie et les œuvres de celui qui a si bien mérité de l'Église et de l'Ordre dominicain.

Celui qui devait être, comme saint Jean-Baptiste, une lumière ardente et éclairante dans l'Église, naquit à Bourg le 7 mars 1855, en la fête de saint Thomas d'Aquin. Après les humanités et cinq années de droit, il entrait en octobre 1878 au Grand Séminaire d'Issy; il gardera toute sa vie le souvenir reconnaissant de ceux qu'il se plaisait à appeler ses Maîtres vénérés de la Compagnie de Saint-Sulpice; de leur côté, les Sulpiciens lui demeurèrent fidèles aux jours d'épreuve comme aux heures de succès; peut-être est-ce à Saint-Sulpice que s'affermit en lui cette piété filiale envers la Sainte Vierge qui fut une caractéristique de sa vie intérieure. En tout cas, dès cette époque, son goût pour les études philologiques et scripturaires se manifesta, et ce fut la base intellectuelle d'une amitié très profonde qui le lia avec l'abbé Batiffol et l'abbé Hyvernat qui devaient être plus tard de fidèles collaborateurs.

En octobre 1879, il entrait au noviciat des Dominicains de la Province de Toulouse à Saint-Maximin. Il aima toujours ce couvent de sa première formation religieuse, et lorsque la maladie le contraignit à quitter la Palestine, c'est là qu'il voulut revenir, et c'est là qu'il est mort tout près du tombeau de sainte Marie-Madeleine, la grande pénitente et protectrice de l'Ordre, dont il chantait chaque soir l'antienne après complies. Il aimait la magnifique basilique de la sainte; il aimait le paysage de Provence qui lui rappelait sa Palestine. Dès la fin de son noviciat simple, il dut partir en exil; les expulsions contraignirent les religieux de Saint-

Maximin à chercher asile à l'étranger. Ce fut à Salamanque que le couvent d'études s'installa; c'est là que le P. Lagrange fit ses études théologiques; le 23 décembre 1883 il recevait le sacerdoce. L'année dernière, le P. Lagrange racontait dans la *Vie Dominicaine* ses souvenirs de Salamanque; sans qu'il nous le dise, nous constatons qu'il était déjà ce qu'il fut toute sa vie, un religieux éminent, attaché profondément à son devoir d'état. Peut-être l'admiration et la vénération qu'il montrait pour la grande sainte Thérèse d'Avila date de cette époque; les deux âmes avaient bien des points communs : deux âmes d'initiative, éprises du service divin et de contemplation, toutes deux douées d'un jugement très sûr. De 1884 à 1886, le P. Lagrange enseigna l'Histoire ecclésiastique aux étudiants de Salamanque; puis le Studium fut ramené en France à Toulouse et le P. Lagrange fut chargé des cours d'Écriture Sainte, comme il le désirait. Grâce à l'intelligente compréhension de ses supérieurs, il obtenait l'autorisation de suivre les cours de l'Université de Vienne, pour se familiariser avec les méthodes scientifiques. Il y resta deux ans. Au printemps de 1890, il put faire un voyage en Palestine. Justement les Dominicains venaient de fonder une maison à Jérusalem. Le P. Matthieu Lecomte, de la Province de Lyon, avait acheté en 1882 le terrain sur lequel devait s'élever le futur couvent; mais le Père était mort à la tâche en 1887; et le Pape Léon XIII, mis au courant des projets du P. Lecomte, avait conseillé d'annexer une école biblique à la maison qui recevrait les pèlerins. Au moment où le P. Lagrange terminait ses études à Vienne, le Maître Général venait d'en décider la fondation; à la demande du P. Meunier, de la Province de Lyon, supérieur de la Maison de Jérusalem, le P. Colchen, provincial de Toulouse, donnant un magnifique exemple de désintéressement pour le bien général de l'Ordre, cédait le P. Lagrange au couvent de Jérusalem. Le P. Lagrange était

nommé directeur de l'École et les cours s'ouvraient le 15 novembre 1890 en la fête de saint Albert le Grand.

Débuts modestes d'une grande œuvre ! On n'avait pas de local : les cours se donnaient dans l'ancien abattoir municipal et on voyait encore les anneaux auxquels avaient été attachés les bœufs. Un an après, en la Vigile de l'Immaculée Conception, le 7 décembre 1891, le P. Lagrange pouvait inaugurer les nouveaux bâtiments de l'École Biblique qui servent encore : autour d'un cloître, une salle de conférences, quelques petites salles de cours, quelques cellules. On n'avait pas de bibliothèque, car, ainsi que le dit lui-même le P. Lagrange, « un certain nombre de livres laissés à bon compte par un prêtre missionnaire ne représentait pas même le lot d'un curé de campagne ». Aujourd'hui, la bibliothèque de Saint-Étienne est la plus riche de la ville. On n'avait pas de professeurs : avec quelques collaborateurs de la première heure, le P. Lagrange se multiplia et il eut pour principal souci de former des spécialistes. C'est ainsi qu'il discerna les vocations particulières de ceux qui, depuis près de quarante ans, n'ont pas cessé de l'aider. Le P. Lagrange voulait faire œuvre scientifique : une revue était nécessaire, mais l'on manquait et d'argent et de collaborateurs. Grâce au dévouement du P. Faucher, la Maison Lethielleux accepta de faire les frais de la revue. Les Sulpiciens, de nombreux Jésuites, ses amis, MM. Batiffol et Hyvernat, répondirent à l'appel du P. Lagrange. Au début de 1892 paraissait le premier numéro de la *Revue Biblique Internationale*. Elle connut vite le succès grâce à sa haute tenue scientifique, sa saine compréhension des hommes et des systèmes. Aujourd'hui, elle est une des rares revues catholiques qui aient accès dans les milieux scientifiques non catholiques.

Vers 1900, le P. Lagrange jugea qu'il disposait d'une équipe de collaborateurs assez outillée et assez nombreuse pour commencer la publication d'une vaste série de travaux sur la Bible et notamment d'un commentaire sur tous les Livres de la Sainte Écriture. Ce fut la Collection des Études Bibliques qui compte à l'heure actuelle plus de quarante volumes. Le P. Lagrange en a fourni la part principale : plus de quinze volumes sont sortis de sa main : *le Livre de Juges*, 1900; *les Études sur les Religions sémitiques*, 1902 ; *la Méthode historique*, 1903; *le Messianisme chez les Juifs*, 1909 ; *l'Évangile selon saint Marc*, 1911; *l'Épître aux Romains*, 1916; *l'Épître aux Galates*, 1918; *le Sens du Christianisme d'après l'exégèse allemande*, 1918 ; *l'Évangile selon saint Luc*, 1921; *l'Évangile selon saint Marc*, 1923; *l'Évangile selon saint Jean*, 1925; une *Synopse grecque des quatre Évangiles*, 1926; *l'Évangile de Jésus-Christ*, 1928; *le Judaïsme avant Jésus-Christ*, 1931 ; *Histoire ancienne du Canon du Nouveau Testament*, 1933; *Introduction à la Critique textuelle du Nouveau Testament*, 1935 ; *l'Orphisme*, 1937. Il faudrait ajouter à cette liste des ouvrages moins considérables comme *Saint Justin* dans la Collection « les Saints », *la Vie de Jésus d'après Renan*, *la Morale et les Morales de l'Évangile*, *M. Loisy et le Modernisme*, une édition abrégée de saint Marc, etc. Cette sèche nomenclature, qui suffirait à l'honneur de tant d'écrivains, ne renferme pourtant qu'une partie de l'activité littéraire et scientifique du P. Lagrange pendant un demi-siècle. Il faudrait signaler les nombreux articles qu'il a écrits, non seulement dans la *Revue Biblique*, mais aussi dans le *Correspondant*, dans la *Revue Thomiste*, dans la *Vie Intellectuelle*, dans la *Vie Spirituelle* et ailleurs. Et si l'on veut connaître son avis sur les diverses questions bibliques, il faut dépouiller les centaines de recensions d'ouvrages qu'il a examinés dans la *Revue Biblique*.

Cette intense activité scientifique si variée — le P. Lagrange était un humaniste qui pouvait aussi bien parler de Virgile, de Dante, de Gœthe, que des livres de la Bible ou des dernières découvertes en Crète ou en Assyro-Babylonie — comporte deux périodes que la crise moderniste départage. Toujours le P. Lagrange s'intéressa à l'archéologie et aux origines chrétiennes, mais dans les quinze premières années, il s'adonna surtout aux problèmes de l'Ancien Testament; librement il put proposer des hypothèses et donner des explications qui soulevèrent de retentissantes controverses; librement il put dire son avis sur des questions essentielles, comme celle de l'Inspiration, avis qui prévaut aujourd'hui. Vint la crise moderniste : le combat se trouva transporté sur le terrain du Nouveau Testament et des origines chrétiennes; l'Église se prononça sur les points les plus discutés; l'état de siège, comme on l'a dit, fut institué dans l'Église; et cet état de siège entraîna des restrictions dans la liberté des savants catholiques. Le P. Lagrange fut violemment attaqué. Dès 1903, le patriarche de Jérusalem le dénonçait au Saint-Office; mais Léon XIII le soutenait. Les années 1905-1914 furent très pénibles. Comme son ami Mgr Batiffol, qui dut quitter l'Institut Catholique de Toulouse, le P. Lagrange sentit peser sur lui « de hautes et persévérances suspicions »; le moment vint où il dut lui aussi quitter Jérusalem; il y rentrait moins d'un an après en 1913. Dès le début de son pontificat, Benoît XV mettait heureusement fin aux menées des intégristes. Période dure entre toutes; comme le dit quelque part M. Maritain, un catholique n'a vraiment souffert que s'il a souffert par l'Église. Mais pendant toute cette période, pas plus que Mgr Batiffol, le P. Lagrange n'a boudé l'Église sa Mère; que lui importait au fond la manière de servir, du moment qu'il servait dans l'obéissance au Vicaire du Christ?

C'est vers cette période que son activité s'oriente plus spécialement, mais non exclusivement, vers les études sur le Nouveau Testament; et c'est ainsi que nous avons bénéficié de ces quatre blocs de granit rose ainsi que les appelle M. Guitton, que constituent les quatre gros commentaires des Évangiles, et cet admirable *Évangile de Jésus-Christ*, dont tant de chrétiens cultivés ont fait leur livre de chevet.

Vint la guerre : les professeurs mobilisables de l'École rejoignirent la France; le P. Lagrange resta presque seul. Un jour, il fut emmené en captivité par les Turcs; le convoi s'arrêta à Damas et le P. Lagrange fut sommé de rejoindre la France. Benoît XV était intervenu personnellement auprès de l'empereur François-Joseph et avait obtenu sa libération et celle des autres religieux. De retour en France, le P. Lagrange continua son activité scientifique. La *Revue Biblique* ne cessa point de paraître et la Collection des Études Bibliques s'enrichit de plusieurs volumes. D'aucuns s'étonneront qu'au milieu du bouleversement mondial il poursuivît sa tâche. C'est qu'ils ne connaissaient guère le P. Lagrange qui estimait servir par ses études l'Église et la France qu'il aimait tant. Lui-même s'en expliquait : « ... On s'est étonné que nous paraissions assez peu remué par les événements tragiques qui secouent le monde, pour continuer des études auxquelles paraissent nécessaires le calme de la paix et des lieux tranquilles. Mais la leçon de ces temps troublés n'est-elle pas de s'attacher aux choses éternelles? » Pendant la guerre, le P. Lagrange n'oublia pas ses chers professeurs mobilisés; même au front, ils travaillaient et lui envoyaient des articles; il en était fier, et aimait à signaler dans la *Revue Biblique* leurs lettres et leurs travaux.

La guerre finie, la famille de Saint-Étienne se trouva de nouveau réunie; on se remit à l'œuvre commune avec entrain. Le P. Lagrange eut la joie, une joie bien

douce pour son cœur si français, de voir son École reconnue comme École Française d'Archéologie, en même temps que des distinctions officielles venaient honorer les travaux et les mérites de ses collaborateurs. Il songeait à l'avenir de son œuvre : âgé de près de soixante-dix ans, il crut que le moment était venu de céder la direction de l'École à des mains plus jeunes; il fit le geste sans hésiter; dix ans plus tard, à soixante-dix-sept ans, à l'un des moments les plus pénibles de sa vie, il en reprenait la direction. Plus que jamais, il était pour ses fils de Jérusalem, le père très aimé, le patriarche qui veillait sur son œuvre. Le 22 décembre 1933, il célébrait dans l'intimité le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, et le 7 mars 1935 le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. M. le chanoine Thellier de Poncheville était des nôtres; il sut redire en des termes très délicats, les sentiments de reconnaissance qui animaient nos cœurs pour les grâces dont Dieu l'avait comblé, grâces dont le P. Lagrange avait fait bénéficier l'Église, l'Ordre dominicain et la France, les trois amours de sa vie.

Dans le courant de l'été 1935, la santé du Père s'affaiblit à tel point que l'on craignit une issue fatale; le retour sous un ciel plus clément s'imposait. Un jour d'octobre 1935, le P. Lagrange quittait le couvent où il avait vécu depuis quarante-cinq ans, son cher Saint-Étienne, il quittait cette École qu'il avait fondée et soutenue, il quittait la Palestine qui était devenue sa seconde patrie, il quittait le pays de Jésus. Quelle souffrance intime il dut ressentir dans son âme si délicate! Il n'en laissa rien paraître. Il nous fut donné de l'accompagner lors de ce voyage de retour : à aucun moment une plainte ou un regret ne s'échappa de ses lèvres; la force d'âme que tant d'épreuves avaient trempée, et cet abandon au bon Dieu qui sera encore sur ses lèvres de mourant, lui faisaient oublier ce qui le concernait lui-même pour ne songer qu'aux autres; la paix profonde remplissait son âme; il était heureux de

voir que l'esprit et les méthodes que depuis quarante ans il n'avait cessé de défendre et de propager, avaient enfin acquis droit de cité dans l'Église et que les vrais savants catholiques s'en inspiraient dans le monde entier. Il nous racontait les souvenirs de sa vie, s'interrompant pour nous montrer, par exemple, le mont Ida et évoquer la civilisation crétoise; et puis il retournait dans son cher couvent de Saint-Maximin; il allait retrouver des étudiants, et malgré la fragilité de sa santé, il se promettait bien de promouvoir chez eux le goût des études bibliques sérieuses.

Il fut reçu à Saint-Maximin comme un père très aimé et vénéré; lui-même se plaisait, il y a quelques semaines, à rendre hommage à cette charité fraternelle; il s'étonnait qu'on eût tant d'égards et de prévenances pour lui! Il se remit bientôt à travailler, puis il reprit ses cours et même fit des conférences à l'extérieur. Bientôt, de tous les côtés, on vint le consulter; il se donnait à tous, étudiants, normaliens, prêtres, professeurs de l'enseignement public, avec une bonté et une charité inlassables. La visite de son ancien élève, S. Ém. le cardinal Tisserant, et celle de son disciple de prédilection auquel il a voulu dédier en des termes émouvants le dernier de ses livres, le T. R.P. Vincent, lui causèrent une joie très profonde. Et voici qu'au début de mars, il allait à Montpellier donner des conférences; rentré au couvent, il fit son cours comme à l'habitude; mais il se sentit frappé et, au lendemain de la fête de saint Thomas, qui était pour lui l'anniversaire de sa naissance, celui qui avait vécu dans l'intimité avec le Christ et la Vierge sur le sol palestinien, s'en allait les rejoindre dans la patrie du ciel.

II

Si l'on voulait caractériser la vie et l'œuvre du P. Lagrange, on pourrait la résumer en ce seul mot : servir.

Il fut un grand serviteur de Dieu, de la Vierge, de l'Église. La tâche de sa vie a été l'étude de la Sainte Écriture; non seulement il a voulu la défendre, mais il a voulu surtout la comprendre; et pour cela, il n'a pas hésité à se lancer dans une voie nouvelle qui a pu paraître à certains audacieuse ou impossible; il a voulu concilier et faire vivre en bonne intelligence le dogme et la critique. Comme le dit le P. Bonsirven, « ce problème a été résolu grâce au concours de trois dispositions heureusement réunies et alliées dans son esprit : loyalisme intransigeant à l'égard de la tradition chrétienne; acceptation sincère et intelligente des conquêtes incontestables de la critique ; sens historique assuré qui permettait la conciliation des deux attitudes précédentes. Le loyalisme chrétien est fait de foi et de piété, informant toute la vie; plusieurs ont dit combien il a été avantageux au P. Lagrange de partager ses journées entre le chœur, son bureau et la bibliothèque : le contact avec le Christ, réalisé dans la prière, inspire, pour les heures d'étude, le vrai sens du Christ. Ce loyalisme est fait encore d'une foi profonde et lumineuse, jalousement attachée au dogme, mais sachant discerner entre les certitudes et les opinions, et sagement avertie des progrès théologiques »... Cette ligne de conduite a été celle de toute sa vie; il a pu revenir sur certaines solutions qu'il avait d'abord proposées ; mais jamais il n'a eu besoin de changer de méthode ou d'esprit. Sa vie a été la plus une qui se puisse concevoir.

La soumission à l'Église a toujours été pour lui un devoir qu'on ne discute pas; et cette attitude de sincérité et d'humilité est bien l'une des causes principales de son influence et de son rayonnement. Lorsqu'en 1912, il fut momentanément frappé, il s'empressa d'écrire à Pie X : « Mon premier mouvement a été et mon dernier mouvement sera toujours de me soumettre d'esprit et de cœur sans réserve aux ordres du Vicaire de

Jésus-Christ... » Et quelques mois plus tard prêchant à Saint-Séverin, il déclarait, et chez lui c'était sincère : « ... Fils de Celtes, nous savons nous dévouer à corps perdu, nous ne savons pas marquer le pas. Que le Pape modère nos efforts, qu'il nous ordonne de ne pas avancer là où la générosité nous pousse, c'est notre épreuve.. Dût-il alors dire à ses soldats : vous n'êtes pas bons pour combattre, allez garder les bagages, nous le ferions avec joie... » L'une de ses dernières pensées, comme le dit son testament, fut justement une protestation de fidélité envers l'Église, sa Mère, et un geste d'absolue soumission au Saint-Siège. Quel exemple, alors que d'autres qui avaient infiniment moins souffert que lui ont renié l'Église! Mais rien de fécond ni de durable ne se fait sans la souffrance ou le sacrifice.

Dans son testament, le P. Lagrange a voulu mentionner explicitement qu'il mourait religieux, fidèle à ses trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. De fait, il a été toute sa vie un religieux éminent dont la dignité en imposa à tous ceux, croyants ou incroyants, qui l'ont approché; et c'est parce qu'à Jérusalem, il est demeuré tel, et c'est parce qu'il a été entouré de quelques vrais religieux, que l'œuvre qu'il a fondée est toujours vivante et a tenu bon malgré les orages. Il aimait profondément son Ordre avec toutes ses observances et tout son esprit. Suivant sa volonté, les professeurs de l'École, dispensés régulièrement de l'assistance à une grande partie de l'Office choral, y participaient tous et le P. Lagrange y était le premier. Il était également le premier à se soumettre aux devoirs de l'obéissance religieuse. Il nous souvient que lors de son retour en France, le paquebot où il se trouvait quittait le port d'Alexandrie au moment où un autre y rentrait, qui ramenait en Palestine le prieur du couvent de Jérusalem. Le P. Lagrange crut le voir sur le pont, et il s'agenouilla pour recevoir la bénédiction de son supérieur.

Le contact continuel avec les Évangiles et le pays où avaient vécu Jésus et sa Mère, lui avaient donné une piété d'enfant envers Notre-Seigneur et la Sainte Vierge. Comme il n'aimait pas à faire étalage de ses sentiments, on le devinait à certains gestes ou à quelques phrases échappées de ses lèvres ou de sa plume. C'est ainsi qu'il terminait l'avant-propos de son *Évangile de Jésus-Christ* par cette déclaration significative, si l'on se rappelle l'humilité de celui qui les écrivait : « ... En écrivant cet essai, je n'ai cessé d'implorer l'assistance de la Sainte Vierge; je la supplie de le bénir. J'aurais voulu qu'il fût irréprochable dans l'ordre de l'information et de la critique. Il est si peu relevé de réflexions pieuses que j'ose à peine dire qu'il a pour but de faire mieux connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais la divine impassibilité des Évangiles n'est-elle pas l'expression la plus émouvante de l'étonnement de l'âme en présence du mystère de la Rédemption? L'amour vient après dans la méditation des textes sacrés, lumière, force, vie... » Et il terminait ce même livre par ces phrases qui sont à méditer, car elles nous livrent le secret de sa vie intérieure, si forte et si tendre : « ... L'Évangile est toujours vivant parce que Jésus-Christ a promis à ses apôtres qu'il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles, qu'il enverrait l'Esprit-Saint, qu'il ferait sa demeure dans les âmes avec son Père et avec l'Esprit qui procède de tous deux. Il y a là un envahissement des choses divines qui étonne la raison. C'est l'insertion de la divinité dans l'humanité, la nature humaine participant par la grâce à la nature divine, une telle prodigalité de dons, des exigences si hautes, qu'une raison trop courte en est écrasée plutôt qu'attirée. On est tenté de dire que c'est trop beau. Mais en dehors il n'y a rien, rien qui compte pour nous, rien qui porte la marque de l'infini. Nous voilà en face du néant. Où aller, Seigneur? Il ne reste qu'à se renfermer dans un doute fastueux — ou

désespéré. Ou plutôt à se serrer autour de Pierre qui dit toujours : Vous avez les paroles de la vie éternelle, et à s'abandonner à l'étreinte de Dieu en Jésus-Christ. » Une de ses dernières paroles après avoir reçu l'extrême-onction fut justement une parole d'abandon : « Je m'abandonne... à Dieu! »

La Vierge Marie, comme il l'a tendrement aimée! Elle était pour lui sa Mère, et il avait pour elle des gestes d'enfant; elle était, pour lui, si noble d'esprit, sa Dame, et il avait pour elle des gestes de serviteur loyal. Il s'est plu dans la dédicace de son dernier livre à rappeler au T. R. P. Vincent, la protection maternelle de la Vierge sur leurs deux vies : « ... Nous avons toujours cru reconnaître à sa douceur la protection de la Vierge fidèle; c'est grâce à elle sans doute que notre affection toujours plus forte et plus solide doit d'avoir conservé le charme des premiers jours quand deux âmes s'aperçoivent qu'elles sont faites l'une pour l'autre... » Que de fois nous avons surpris à Jérusalem le P. Lagrange en prières devant l'autel de la Vierge! A demi caché derrière un pilier, il demeurait là de longs moments pour parler à sa Mère du ciel. Dans la soirée qui précéda son départ d'ici-bas, comme on lui parlait de la Vierge, son visage s'éclaira d'un beau sourire à celle qu'il avait tant aimée et dont, dans son testament, il a voulu se dire expressément le Fils : « Je suis le Fils de Marie... *tuus sum ego, salvum me fac!*... »

Le P. Lagrange n'a point recherché les honneurs, bien au contraire. Pourtant, ils sont venus à lui, malgré toutes les oppositions qu'il a rencontrées. S'il les a acceptés, c'est uniquement parce qu'il estimait que son œuvre, l'Église et l'Ordre en seraient les bénéficiaires. Consulteur de la Commission Biblique, maître en

théologie, chevalier de la Légion d'honneur, officier de la Couronne de Belgique et décoré par le roi Albert lui-même, docteur *honoris causa* de l'Université de Louvain, correspondant de l'Institut, il avait vu nombre de ses ouvrages récompensés de médailles ou de lettres de félicitations. Lors de son Jubilé de 1935, des adresses lui vinrent de partout, de France, d'Angleterre, de Belgique, d'Amérique, d'Allemagne, d'Italie et d'ailleurs. Autant qu'il le pouvait, il nous laissait ignorer ces manifestations de sympathie qui lui venaient de tous côtés; il ne s'agissait que de lui et ce n'était pas la peine de les relever Il ne voulut pas de « mélanges » à l'occasion de ses anniversaires; seul le *Cahier de la Nouvelle Journée* qui lui fut consacré fut autorisé, car il faisait connaître sa pensée disséminée dans tant d'ouvrages et d'articles. Il fut particulièrement sensible au beau et courageux témoignage que lui rendit le cardinal Liénart dans la préface du Cahier. Et cet esprit d'humilité profonde lui faisait mettre en lumière les ouvrages et les mérites de ses collaborateurs en qui il voulait bien reconnaître ses maîtres, ainsi qu'il le disait dans la dédicace de son dernier livre au T. R. P. Vincent. Il a joui de l'estime et de l'attachement de hautes personnalités religieuses, comme celles de Léon XIII, des cardinaux Mercier et Sevin, du P. de Grandmaison, etc. Mais jamais il ne s'est servi de ses relations dans un but égoïste ou personnel; son âme était trop haute et il était trop détaché de lui-même pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, qu'il était avant tout un religieux qui servait.

Il ne faut donc pas nous étonner du rayonnement de la personne et de l'œuvre du P. Lagrange. Tous ceux qui l'ont approché, catholiques, protestants, musulmans, juifs, incroyants, s'inclinaient devant la dignité de sa vie et ils savaient voir en lui un vrai religieux. Même ceux qui ne partageaient pas ses idées ni ses convictions religieuses, auxquels il disait parfois de du-

res vérités dans ses recensions, savaient reconnaître la loyauté de son caractère et la franchise de son attitude; ils savaient que son âme et son esprit n'étaient pas fermés à leurs travaux; ils savaient qu'ils étaient sûrs de rencontrer chez lui, avec une belle impartialité de jugement, une sympathie profonde pour tous les efforts loyaux, sincères d'où qu'ils vinssent. Et le P. Lagrange, même s'il n'a pas convaincu les non-catholiques, les a obligés à respecter le caractère loyal des vrais savants catholiques, et, par là, il a rendu un service immense à notre foi.

Le P. Lagrange détestait la vulgarité; il incarnait les vraies traditions de la politesse française, faite de distinction et de charmante simplicité. La première fois qu'on s'adressait à lui, on se trouvait un peu gêné si l'on songeait à la haute personnalité et au grand mérite de celui qui parlait. Mais il savait vous mettre à l'aise et vous pouviez aborder avec lui tous les problèmes qui intéressent un homme et un religieux; vous étiez sûr d'être compris. Distinction et simplicité, les deux vertus humaines qui ont tant fait pour le rayonnement du P. Lagrange. Rien en lui d'un intellectuel renfermé, dédaigneux, dans sa tour d'ivoire. Sa bonté et sa délicatesse lui inspiraient des gestes d'infinie prévenances, des gestes de maman. Il s'intéressait à votre famille, à votre santé, à tous vos soucis et il savait vous aider. Les Sœurs de charité de Saint-Vincent-de-Paul et leur admirable Supérieure, la Mère Récamier, pourraient témoigner de tout ce qu'il a fait pour elles; et combien d'autres communautés qui se dévouent à des tâches d'éducation ou d'assistance depuis les bords de l'Oronte jusqu'aux rives du Nil, vénéraient le P. Lagrange et avaient recours à ses services! Les Pères blancs de Sainte-Anne, les Carmélites, les Clarisses, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et bien d'autres communautés, même étrangères, pourraient apporter ici leur témoignage.

Cardinaux et évêques, souverains et hommes d'État, diplomates et académiciens, officiers supérieurs de notre armée de terre ou de mer, sont venus lui rendre visite à Jérusalem; mais il recevait aussi bien le prêtre de France ou l'humble religieuse qui venaient le saluer ou avaient recours à ses services. Il ne dédaignait pas de s'asseoir au milieu de séminaristes soldats venus faire leur retraite au couvent de Saint-Étienne et de causer familièrement avec eux. Mais c'est aux siens qu'il réservait le meilleur de son cœur, à ses chers frères convers dont il appréciait tant le dévouement et qui l'aimaient comme un père, à ses chers étudiants de quelque nationalité qu'ils fussent, dont il suivait les travaux et aidait les progrès, à ses chers collaborateurs dont il exigeait beaucoup, mais qui recevaient encore plus de lui. C'est bien lui qui par l'exemple de sa vie très haute et de sa charité inépuisable, était l'âme de l'École et en assurait la chaude atmosphère d'intimité. Lorsque, en 1915, à l'occasion du XXV^e^ anniversaire de la fondation de l'École, il rappelait ses souvenirs, il évoquait ainsi le charme de la vie familiale au couvent de Saint-Étienne : « ... Mais si l'on était heureux de parcourir les grandes cités détruites du désert, Pétra ou Palmyre, si les heures s'écoulaient rapides, dans les musées du Caire, d'Athènes ou de Candie, les moments les plus doux étaient ceux où nous nous retrouvions ensemble dans notre cher Saint-Étienne, frères assurés de trouver un appui fraternel. Je suis reconnaissant à M. Louis Bertrand de l'avoir si bien compris : ... Dans ce cadre composé par la plus pure des lumières et par la plus émouvante et la plus grandiose des histoires, se déroulait sous mon regard toute la calme beauté de la vie monastique. Cette paisible existence partagée entre le travail, la prière et les chants, c'est déjà le rêve paradisiaque... Nulle part ailleurs, je n'ai trouvé un milieu plus moderne, plus chaud, plus vibrant, plus épris de science et de libre discussion. Lorsque j'entrais à

la bibliothèque, je pouvais me croire de retour à l'École normale d'autrefois, parmi mes anciens condisciples. Le scapulaire et la robe de laine blanche n'ôtaient rien de leur gaîté, de leur franchise et de leur vivacité d'allures aux jeunes dominicains qui venaient là pour vérifier une référence, consulter un texte ou lire les derniers journaux de la presse européenne... »

Viae Sion lugent! C'était le titre de son article de 1915; combien ce titre serait plus justifié aujourd'hui où tant d'âmes, non seulement dans son cher couvent de Jérusalem, mais dispersées par le monde, pleurent celui qui leur a fait tant de bien par son contact ou par ses écrits. Le P. Lagrange n'est plus; mais il nous laisse la grande leçon de sa vie : l'idéal source de joie et de paix, source de fécondité vraie, est de servir et de servir jusqu'au bout, avec la plus inlassable persévérance, malgré les oppositions et les difficultés; de servir, loyalement et en fils aimants, la Sainte Église, notre Christ et la douce Vierge. Puissions-nous, comme lui, sourire à la Vierge à notre dernière heure et répondre à la question du Christ, comme S. Ém. le cardinal Liénart le disait par avance du P. Lagrange : « Tu as bien écrit de moi; que veux-tu en récompense? — Vous, Seigneur! »

Saint-Alban-Leysse, 15 mars 1938.

Fr. M. B. Humeau, O. P.

TEXTES

Jean Adam Moehler

L'Église de la Pentecôte

Jean Adam Moehler qui fut, dans l'Allemagne de la première moitié du XIX^e^ siècle, l'un des artisans du renouveau théologique et le principal maître du groupe catholique de Tubingue, est mort le 12 avril 1838. Son centenaire est célébré cette année en Allemagne, en Italie (Mélanges Moehler *de l'Université Grégorienne*) *et en France* (*numéro spécial de la* Revue des Sciences philosophiques et théologiques; *traduction de* L'Unité dans l'Église, *dans la collection* Unam Sanctam). *Il a eu, en effet, une influence et doit encore en avoir une, par le caractère vivant, riche, évocateur de sa pensée, et par la fidélité de son contact avec les Pères. Il reste l'homme qui a écrit* L'Unité dans l'Église (1825) *et la* Symbolique (1832). *Nous publions ici un extrait de la* Symbolique (*début du* § XXXVII).

SYMBOLIQUE[1]

(Paragraphe XXXVII)

Après que le divin Maître fut remonté dans les cieux, les temps étant accomplis, l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres et sur les disciples qui avaient recueilli la parole de vie. Et lorsqu'ils reçurent la lumière et la force d'en haut, les chefs et les membres de l'Église

1. Collection *Unam Sanctam*, traduction par Dom A. de Lilienfeld, O.S.B. Éditions du Cerf.

naissante n'étaient pas dispersés dans différents endroits, mais réunis dans un même lieu et dans un même cœur, ne formant qu'une assemblée de frères; il leur avait même été formellement ordonné d'attendre le Paraclet à Jérusalem.

De plus, l'Esprit divin prit une forme extérieure, la forme des langues de feu, symbole de sa vertu qui purifie les cœurs de toute malice et les réunit dans l'amour. Il ne voulut point venir d'une manière seulement intérieure, comme pour affermir et consacrer une société invisible; mais de même que le Verbe s'était fait chair, l'Esprit vint à son tour d'une manière accessible aux sens, accompagné d'un grand bruit, comme d'un vent impétueux.

Ainsi, d'une part, chaque disciple ne fut rempli des dons supérieurs que parce qu'il formait une unité morale avec tous les disciples; d'autre part, l'Esprit divin ne descendit du ciel et ne communiqua ses grâces que sous des formes sensibles.

Or, de même, selon les institutions du Christ, l'union de l'homme avec Dieu ne peut se consommer que sous des conditions extérieures et dans la société des fidèles. Et d'abord sous des conditions extérieures; car que sont les sacrements, sinon des signes sensibles des dons qui y sont attachés? Ensuite dans la société des fidèles, puisque nul ne peut se baptiser lui-même, et que tous sont renvoyés à ceux qui sont déjà membres de l'Église. Et dès qu'une fois le néophyte est entré dans la société des enfants de Dieu, il doit s'y rattacher par des nœuds toujours plus intimes; le baptême, qui est la porte du céleste bercail, l'admission dans son sein, lui donne le droit, bien plus, lui impose l'obligation de prendre part à toutes les joies comme à toutes les douleurs de la communauté. D'un autre côté, l'administration des sacrements, aussi bien que celle de la parole, a été confiée par le Seigneur à l'apostolat; et, encore à cet égard, les fidèles sont étroitement incorpo-

rés à l'association, unis à elle d'une manière indissoluble. Ainsi donc l'union avec Jésus-Christ implique l'union avec son Église. Les liens qui rattachent à Jésus-Christ enchaînent à l'Église : tous deux sont inséparables, il est en elle et elle est en lui (Ephes., v, 29-32).

Par ces raisons mêmes, l'Église ne peut manquer à la partie de sa mission qui est de conserver pure la parole de Dieu; elle n'est point sujette à l'erreur. Comme chaque adorateur du Christ est incorporé à l'Église par des liens nécessaires; comme c'est elle qui le conduit au Sauveur, et qu'il ne reste en Jésus-Christ qu'autant qu'il demeure en elle, c'est l'Église aussi qui forme son cœur et son intelligence. Il ne peut donc lui refuser sa confiance; dès lors il faut que cette confiance soit méritée; il faut que le fidèle qui s'abandonne entre les mains de l'Église, ne puisse être induit en erreur; donc l'Église est infaillible.

Néanmoins l'infaillibilité n'appartient à aucun individu considéré comme tel. Partie d'un tout organique, le fidèle n'est à l'abri du mensonge qu'en pensant et voulant dans l'esprit et dans le cœur de tous. Si l'on concevait autrement les rapports du membre avec le corps, l'Église ne reposerait plus sur aucun fondement; car si cette communauté divine est nécessaire, c'est que l'union de tous est la condition première de la vie chrétienne, c'est que l'isolement serait la mort de la foi véritable et de la solide piété.

Aussi le catholique a-t-il pour l'Église un respect profond, un amour ineffable, une soumission sans bornes. La pensée de lui résister, de se révolter contre elle, tout ce qu'il y a de plus intime en lui la réprouve, tout son être la repousse; opérer un schisme, rompre l'unité, c'est un crime qui le remplit d'épouvante et le fait frémir d'horreur. L'idée de communauté, au contraire, ravit le cœur, satisfait la raison, répond admirablement à toutes nos facultés religieuses et morales.

SOLOVIEV

« Le Christ est ressuscité » [1]

C'est la première victoire décisive de la vie sur la mort.

La guerre ininterrompue entre elles — entre l'esprit vivant et la matière morte — constitue essentiellement toute l'histoire de l'univers. Bien qu'on puisse énumérer de nombreuses victoires de l'esprit de vie avant la Résurrection du Christ, toutes ces victoires étaient incomplètes, n'étaient pas décisives, n'étaient que des demi-victoires; après chacune d'elles, l'ennemi réussissait à affermir, à consolider sa domination effective sous des formes nouvelles de vie quasi triomphante. Quelle grande victoire de la vie ce fut, semble-t-il, quand, au sein d'une matière inerte et inorganique, se mirent à fourmiller et à s'agiter des myriades d'êtres vivants, les premiers embryons des règnes végétal et animal. Une force vivante s'empare d'éléments morts, en fait la matière de ses formes, transforme ce qui n'était que processus mécanique en moyens soumis à des buts organiques. Avec cela, quelle immense richesse de

1. Cet écrit de Soloviev, extrait de la série des lettres dominicales et pascales, porte la date du 13 avril 1897, jour de Pâques. Son titre est le cri joyeux de la liturgie orientale de Pâques que les fidèles échangent entre eux en guise de salut, au matin de Pâques (cf. *Irenikon*, avril 1926, p. 12).

formes, croissant sans cesse, quelle ingéniosité, quelle audace de constructions, suivant un plan ordonné, depuis les zoophytes minuscules jusqu'aux géants de la flore et de la faune tropicales.

Mais, la mort, elle, ne fait que rire de toute cette magnificence; la mort est réaliste; elle ne se laisse pas captiver par de belles images ou de beaux symboles, ni arrêter par des pressentiments ou des prophéties. La mort sait que la beauté de la nature n'est qu'une couverture bariolée et éclatante sur un cadavre en décomposition incessante. La nature n'est-elle donc pas immortelle? Éternelle illusion! Elle est perpétuelle, *en apparence*, pour une vue externe et latérale, pour un observateur qui prend une vie nouvelle momentanée pour le prolongement de la vie antérieure. On parle d'une nature qui meurt et toujours renaît. Quel abus des mots! Si ce qui naît aujourd'hui n'est pas identique à ce qui est mort hier, mais est autre, en quoi consiste, donc, en ceci la renaissance? D'une multitude innombrable de vies mortelles de courte durée ne procédera jamais une seule vie immortelle.

La vie de la nature est un *compromis* entre la mort et l'immortalité. La mort attire à elle tous les vivants, tous les individus, n'abandonnant à l'immortalité que les formes générales de la vie : telle plante individuelle ou tel animal est condamné inexorablement à périr après un certain temps, mais cette forme du règne végétal ou animal, cette espèce, ce genre d'organisme demeure. La mort met à son profit le précepte fait par Dieu à tous les êtres vivants : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. » Propagez-vous et multipliez-vous, non pour élargir, consolider et éterniser votre vie, mais pour disparaître plus vite, pour qu'il y ait des êtres qui vous *destituent* et vous remplacent, remplissez la terre de vos dépouilles mortelles, ne soyez qu'*un pont* pour la génération suivante, laquelle à son tour ne sera qu'un pont pour celles qui la suivent, et

ainsi de suite. Au lieu de la vie et de l'immortalité : cette interminable série de ponts. Il est vrai que ces ponts ne sont pas construits en vain : par cette voie morte, l'esprit du génie créateur s'achemine vers le but prédestiné. Mais, pourquoi faut-il qu'il progresse par-dessus les tombes oubliées? si son but est bon, pourquoi ce moyen mauvais? illusion toujours renouvelée d'une vie mortelle? Non, cette vie apparente n'est que le symbole et l'embryon d'une véritable vie; l'organisation de la nature visible n'est pas une victoire définitive de l'esprit de vie sur la mort; elle n'est que sa *préparation* aux actes véritables. Leur *début* est conditionné par l'apparition de l'être raisonnable s'élevant au-dessus du règne animal. Grâce à la faculté de l'être humain de penser avec exactitude en conservant des synthèses, la vie cesse d'être seulement un processus ordonné des forces de l'espèce, pour devenir une *activité* ordonnée de forces individuelles. « Tout ce qui flotte dans le phénomène qui s'écoule, fixez-le par votre **pensée puissante.** »

La guerre de la vie et de la mort entre dans une phase nouvelle à partir du moment où elle se livre en des êtres qui ne se bornent pas à vivre et à mourir, mais qui, en outre, conçoivent la vie et la mort. Dans l'idée qu'ils s'en font, il n'y a pas encore de victoire, mais il y a déjà l'arme indispensable à la victoire. Les héros de la pensée humaine, les grands sages de l'Orient et de l'Occident préparaient la victoire, mais ils ne furent pas vainqueurs de la mort : ils moururent et ne sont pas ressuscités. Il suffit de n'en citer que deux, les plus illustres. La doctrine de Bouddha était, à proprement parler, *un renoncement à la lutte* : il prêchait l'indifférence à l'égard de la vie et de la mort, aussi sa mort ne fut-elle en rien remarquable. Socrate ne re-

nonçait pas à la lutte, il la mena vaillamment, aussi sa mort fut-elle *une retraite avec les honneurs* dans un domaine inaccessible à l'ennemi, mais néanmoins les trophées de la victoire restèrent aux mains de cet ennemi. Si la force physique est inévitablement vaincue par la mort, la force de la raison est insuffisante pour vaincre la mort : ce n'est que la force morale sans limites qui donne à la vie la plénitude absolue, qui exclut tout dédoublement, qui, par conséquent, soustrait l'être humain vivant à cette dissolution en deux éléments séparés : un esprit désincarné et une matière en décomposition. Le Fils de l'homme et Fils de Dieu, crucifié, qui s'est senti abandonné des hommes et de Dieu, qui en même temps priait pour ses ennemis n'avait pas, évidemment, de limites en sa force spirituelle, aussi aucune partie de son être ne pouvait rester en proie à la mort.

Nous mourons, parce que notre force spirituelle, liée au dedans de nous par le péché et les passions, se trouve insuffisante pour prendre en soi, pour absorber, pour s'assimiler tout notre être extérieur et charnel; celui-ci se détache; aussi n'avons-nous (jusqu'à cette dernière résurrection que nous n'obtenons que par le Christ) qu'une immortalité naturelle limitée et de moitié, ce n'est que notre principe interne qui est immortel, l'esprit incorporel. Le Christ, lui, est ressuscité *intégralement*. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus se présenta au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit avec vous. C'est moi, ne craignez point. » Saisis de stupeur et d'effroi, ils *pensaient voir un esprit*. Mais, il leur dit : « Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi des doutes s'élèvent-ils dans vos cœurs? Voyez mes mains et mes pieds; c'est bien moi. Touchez-moi et considérez qu'*un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai.* » Ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et ses pieds. Comme dans leur joie, ils hésitaient encore à croire, et ne revenaient pas de leur étonnement, il

leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. *Il les prit, et en mangea devant eux* (Luc, XXIV, 36 à 43).

La force spirituelle, libre intérieurement dans le Christ de toute limitation, moralement illimitée, se délivre de même naturellement en sa résurrection de toutes limitations extérieures, et, tout d'abord, de l'unilatéralité d'une existence exclusivement spirituelle en opposition à l'existence physique : le Christ est *plus qu'un esprit*, l'esprit n'a ni chair ni os, l'esprit ne prend pas de nourriture, comme le fait l'Esprit *incarné pour l'éternité*, le Christ, lui, joint à toute la plénitude de l'être spirituel intérieur toutes les possibilités positives d'une existence physique dans ses limitations extérieures. *Tout ce qui est* se conserve en lui, tout ce qui est mortel est vaincu absolument et définitivement.

Victoire décisive de la vie sur la mort, du positif sur le négatif, la Résurrection du Christ est par là même le triomphe de la raison dans le monde. Elle n'est miracle qu'en ce sens où la première et nouvelle manifestation de quelque chose nous fait nous étonner, nous fait *tenir comme étrange* cette chose inaccoutumée et jamais vue. Si, faisant abstraction des résultats d'ensemble des progrès du monde, nous ne considérions que ses diverses étapes, chacune nous apparaîtrait comme un miracle. Comme l'apparition du premier organisme vivant au milieu de la nature inorganique, comme, plus tard, l'apparition du premier être raisonnable s'élevant au-dessus du règne des « sans parole » avaient le caractère de miracles, ainsi en fut-il de l'apparition du premier être humain entièrement spirituel, n'étant par là même aucunement soumis à la mort, du premier-né d'entre les morts. Si les victoires initiales de la vie sur la mort

étaient des miracles, il faut aussi tenir pour miracle la victoire définitive. Mais, *ce qui se présente* comme miracle est *compris* par nous comme un événement tout à fait naturel, indispensable et rationnel[2]. La vérité de la Résurrection du Christ est une vérité entière, totale, ce n'est pas seulement une vérité de foi, mais aussi une vérité de raison. Si le Christ n'était pas ressuscité, si Caïphe avait raison, si Hérode et Pilate étaient des sages, le monde se trouverait être le royaume du mal, de la tromperie et de la mort. Ce qui était en question ce n'était pas de savoir si la vie d'un seul serait suspendue, mais si la *véritable* vie, si la vie du juste parfait allait l'être. Si une *pareille* vie ne pouvait l'emporter sur l'ennemi, quel espoir restait-il, donc, en l'avenir? Si le Christ n'était pas ressuscité, qui, donc, alors, pourrait ressusciter?

Le Christ est ressuscité!

2. Il faut l'entendre dans le plan actuel de la Providence où la résurrection surnaturelle donne à la raison la solution définitive de son propre mystère.

BILLET D'APOSTOLUS

Le dernier instant

Lucie Félix-Faure Goyau avait un mot charmant : elle disait que le christianisme nous a appris l'art de désassombrir la mort. Toutefois, si la lumière chrétienne désassombrit la mort des justes, il semble qu'elle ajoute des ténèbres à la mort des âmes moyennes, des âmes hésitantes, des âmes innombrables à notre époque qui vivent sans penser à l'invisible. La mort de l'homme qui ne sait pas qu'il meurt, qui ne se recueille pas, et qui est jeté devant Dieu sans préparation, quel sujet de tourment pour ceux qui l'aiment ! Essayons néanmoins de la désassombrir.

Et, d'abord, il n'est pas impossible qu'après le dernier soupir, l'âme ait encore un moment de haute conscience où Dieu lui laisse dans une pure lumière la possibilité d'un choix. On ne fait plus de choix dans l'éternité : tout y est fixe et fixé. Mais, nous ne savons pas quand se fait ce mystérieux passage; il se peut qu'il

intervienne quelques heures seulement après la mort apparente. Dans cet intervalle entre la mort apparente et la mort réelle, pourquoi Dieu n'aurait-il pas encore des appels, et l'âme une réponse?

Entendons nous. Une fois que l'âme est arrivée à ses demeures éternelles, aucune place n'est laissée à un recommencement : tout est consommé à jamais. Et si l'on doit concevoir des progrès dans la lumière de la gloire, si l'on peut concevoir des adoucissements dans le châtiment, il reste qu'après le temps, aucun événement n'est possible, ni aucun acte de liberté. Mais, entre ce dernier instant de la vie qui clôt l'existence historique et, si l'on peut encore s'exprimer ainsi, le premier instant de cette existence éternelle pour laquelle nous n'avons plus d'expression, ne pourrait-il pas y avoir un moment de synthèse et de lucidité, où l'âme serait capable de dire un dernier oui ou un dernier non? Et ne pourrait-on pas trouver dans certains traits peu apparents du dépôt de la foi des suggestions qui autoriseraient certaines espérances?

C'était une idée commune à la génération apostolique que personne ne serait privé de Dieu éternellement, sans que Dieu ait fait tout ce qui était en lui pour sauver l'âme en l'éclairant par la lumière de la prédication évangélique. Ainsi dans la première épître de saint Pierre, il est question d'une prédication officielle de l'Evangile, faite par le Christ lui-même aux « esprits en prison », c'est-à-dire aux morts, qui étaient sans doute pour la plupart des pécheurs. Tel est, selon plusieurs Pères, un des aspects de cette mystérieuse « descente aux enfers » affirmée dans les plus anciennes professions de foi. Il y eut un Père illustre, saint Cyrille d'Alexandrie, pour supposer que les âmes des morts s'étaient toutes converties, et que le diable était demeuré seul dans « les enfers ».

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce point qui demeurera toujours dans une obscurité invincible, nous dis-

posons pour nous éclairer des tendres lumières du purgatoire, ce dogme que l'imagination latine a parfois revêtu de teintes terrifiantes, et qui, comme l'enseignait sainte Catherine de Gênes, est cependant si propre à nourrir l'espoir. Nombreuses, très nombreuses seront vraisemblablement les âmes qui, ayant reçu la grâce du baptême, sont jetées dans leur éternité sans avoir explicité leur foi. Elles n'ont pas « pratiqué » comme nous disons, mais elles n'ont jamais non plus pris parti contre la foi de leur enfance, de leur baptême, et de leur mère. C'est ici que l'idée d'un temps purificateur prend tout son sens. Le Dieu de la bonté ne peut pas rejeter ces âmes dans les ténèbres extérieures, puisqu'elles demeurent chrétiennes implicitement, et il ne peut pas non plus les admettre dans l'éternité tout de suite et sans un délai purificateur.

Ne peut-on pas supposer qu'avant de prononcer le dernier jugement, le Christ se propose aux âmes une dernière fois dans le mystère du dernier instant?

O Seigneur, exaucez et dictez ma prière,
Vous la pleine Sagesse et la toute Bonté,
Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière...

Mais quel est ce temps du purgatoire, ou mieux quel est le genre du durée propre à ce délai?

Nous exprimons la durée du purgatoire en termes de temps humain; cela tient à l'infirmité de notre nature. Mais l'esprit devine qu'il s'agit là d'un temps nouveau, d'un temps de progrès sans risques, et de souffrance sans révolte, d'un temps spirituel, analogue à celui que perçoit l'âme dans les grandes souffrances humaines bien acceptées, d'un temps qui n'altère pas, mais qui parfait, d'un temps qui ne laisse jamais après lui l'affreuse impression du passé, non plus que l'angoisse de l'avenir, puisque chaque moment vient s'évanouir dans

la lumière d'un moment meilleur et que, l'intervalle se raccourcissant sans cesse, une espérance certaine se trouve toujours en train de croître.

Notre langue française pourrait peut-être ici nous secourir, elle qui rapproche ces deux mots et qui les éclaire secrètement l'un par l'autre : consumer *et* consommer. *Le feu qui réduit à néant les corps n'est-il pas l'image d'un autre feu, tout spirituel, tout ardent, tout désiré, celui qui achève les esprits? « O bienheureux Purgatoire! » avait dit en mourant l'ami de Pascal, le tendre M. de Saci.*

APOSTOLUS.

L'Homme du Suaire

« Dans l'axe d'un drap large de 1 m. 10, long de 4 m. 36, et qui naguère était plus long, apparaît la double trace due à un mort, par-dessus la tête duquel l'étoffe se repliait. Deux silhouettes, l'une dorsale, l'autre antérieure, sont indiquées ainsi par des marques rousses assez floues dont les bords estompés se perdent sur le linge, un peu brunâtre aujourd'hui. »

Telle est la description sommaire du Saint Suaire de Turin que M. Paul Vignon met en tête du magnifique ouvrage, abondamment et admirablement illustré, qu'il vient de donner au public chez l'éditeur Masson [1].

Ainsi fait, le Suaire pose à la science des problèmes que la photographie maintenant permet de mieux étudier. La première qui en fut prise, en 1898, par le commandeur Pia, fut célèbre d'emblée, et dès 1900, sur les conseils du professeur Yves Delage dont il était assistant, M. Paul Vignon se mit à l'étude des problèmes que cette image extraordinaire soulevait. Son examen concluait en faveur d'une authenticité « infiniment probable » de la relique.

Depuis, les expositions de 1931 et de 1933 ont permis au savant professeur de reprendre et de pousser plus avant son étude. Les nombreuses et impeccables photographies prises par le chevalier Enrie, les agrandissements de M. R. Lévy, l'examen direct du tissu ont rendu possible une étude plus minutieuse des moindres détails perceptibles, et la lecture du document en est devenue plus cohérente, la logique du Linceul s'est avérée plus imposante, et c'est une telle lecture que M. Paul Vignon transcrit pour nous dans son présent ouvrage. Lecture impressionnante au possible, car chaque élément du texte est épelé avec une pré-

1. *Le Saint Suaire de Turin devant la science, l'archéologie, l'histoire, l'iconographie, la logique*, par Paul Vignon, professeur à l'Institut catholique de Paris, 1 vol. 25×33, 216 pp., Masson et Cie, 1938.

cision parfaite, une objectivité pure, et plus nous est évidente cette objectivité scientifique, plus nous sommes saisis par la grandeur tragique de l'image qui lentement se construit à nos yeux et nous apparaît en un mystère étonnant.

Nous allons, avec M. Vignon, progressivement par étapes sûres, et par positions éprouvées. Nous partons des choses.

Le Suaire a d'abord enveloppé le corps d'un mort : tel est le premier pas. « Il était mort puisqu'il avait l'oreillette droite du cœur percée par une lance ou une arme analogue. Le coup était mortel, si l'homme vivait encore en ce moment. » Et ce mort a laissé dans ce drap des traces de sa mort. Les traces de ce sang d'abord qui a coulé de son côté en un double flux. « L'homme était debout quand s'échappait le premier de ces flux... Au moment où coulait le second flux, le mort gisait, étendu au contraire sur le dos » (p. 20). Mais il y a d'autres vestiges de ce mort, irrécusables. Sur ce corps la mort a marqué ses doigts : « l'œuvre de destruction s'ébauchait » (p 32). « Aux omoplates, où le corps pesait fortement sur le linge, des suintements s'étaient faits, dont le drap garde des traces précises. Les bords en sont foncés, l'intérieur pâle. Ils émanent d'un centre, où il arrive que l'on croie discerner l'image encore d'une bulle. On voit de plus que le liquide chassait vers les bords une chose, une poudre, dont le linge devait être imprégné... » (pp. 32, 33). Puis, de cette même analyse minutieuse, l'observateur poursuit son exploration. Il relève dans la région de l'occiput la trace de gouttes qui suintaient là en « nombre énorme ». Et vous voyez se poursuivre l'œuvre de la mort et du tracé qu'elle nous a laissé sur cette toile : « Les caillots qui, par décalque, étaient venus comme décorer ici le Suaire d'une couronne due aux piqûres faites par les épines... se dissolvaient à demi quand les gouttes qui suintaient se trouvaient les rencontrer. Ces gouttes échancraient ou perçaient, suivant les cas, les décalques, en faisant reparaître les sillons du sergé : sillons que l'épaisseur du sang transporté sur le drap masquait ailleurs » (p. 34).

Il faut faire encore un pas. L'Homme du Suaire avait été couronné d'épines. Pour qui peut contempler le détail de la photographie prise en grandeur naturelle par G. Enrie, les traces des piqûres qu'ont faites ces épines sont visibles d'emblée sur le front (pl. VIII). Tout en haut, à gauche, cette « moucheture sanguine, irrégulièrement entourée d'un sérum dont le pourtour a bruni », et tout à côté, immédiatement à droite, un peu plus bas, « ce décalque sanguin que, très visiblement, des gouttes survenues après la mort échancraient. Plus à droite, une faible piqûre est au sommet d'un triangle fait d'une lymphe sur quoi les gouttes annonciatrices de la décomposition sont venues mordre aussi. Au sommet du front, de fines piqûres, entourées d'un peu de sang que les gouttes effaçaient, se laissent plus ou moins bien découvrir. Immédiatement en dessous, il en manque sans doute dans cette zone claire. » Là le contact du linge ne pouvait se faire : « en passant des cheveux à la convexité frontale », il « lançait pour sûr un pont ». « Tout à droite, une piqûre a beaucoup saigné. Deux flux en partent... Mais voici la plus significative des coulées... Issue, vers le milieu du front, d'une blessure que l'on devine, cette coulée décrivait, avant de sécher sur la peau, certaines courbes : et voilà qui faisait dire, en 1534, aux Clarisses de Chambéry qu'elle serpentait en ondes » (p. 53).

Or ces diverses coulées ont subi un arrêt, elles ont rencontré, vers le bas du front, en une ligne passant au-dessus de l'arcade sourcilière, un obstacle. N'était-ce pas la tresse des joncs, où les épines étaient tenues, qui passait là ? S'il est vrai, la couronne fut généreusement enfoncée, elle coiffait le chef du mort.

Franchissons une autre étape. Ce mort était crucifié. Deux choses le prouvent. « D'abord la présence, aux mains, aux pieds, de plaies que seules des tiges aiguës, des clous, auront occasionnées. » Le décalque laissé sur le drap par la main du crucifié permet de situer exactement cette plaie dans le carpe [2]. L'autre preuve : un premier flux échappé au dos

2. Pour l'examen anatomique des plaies dont le Suaire garde les traces, se référer à l'étude du Dr Pierre Barbet, *Les cinq plaies du Christ*, Paris, Dillen, 1935.

de la main gauche a coulé en droite ligne, en ruisselet, selon une verticale; il traversait la main en diagonale. Restituons cette main en la position qu'exige le sens de cette coulée sanguine et nous avons le bras d'un homme pendu à la croix, bras légèrement incliné, de haut en bas, vers le tronc. Un second flux se répandit, en nappe, quand le mort fut étendu dans le linceul. Les pieds aussi de ce mort ont été cloués, l'empreinte du pied droit (pied qui, pour l'observateur, est à gauche) est tout à fait remarquable. « Vers le milieu de l'empreinte, un fort amas sanguin décèle une plaie. Partant de là dans la direction des orteils, deux flux minces et courbes s'étaient bientôt résolus — celui de droite surtout — en une série de gouttes, prouvant que le sang s'était ici échappé avec une certaine force. Il s'agit du sang que la sortie même du clou faisait jaillir[3] : l'homme étant alors debout, le pied dirigé vers le sol... Un autre flux quittait la plaie pour gagner le talon. Fait d'un sang à quoi l'arrachement du clou permettait de fuir une plaie maintenant débridée, cet autre flux mouillait directement le Suaire. Il coulait, disjoint, en une masse obscure et en un liquide pâle qui, visiblement, écartait une poudre sur sa route... » (pp. 39-40). Donc pour les pieds comme pour les mains, deux coulées de sang, une de l'homme debout en position de crucifié, l'autre de l'homme gisant sur le dos en position de sépulture.

L'Homme du Suaire eut les pieds percés d'un seul clou. C'était comme une exigence des choses. Et ceci va nous montrer la position exacte du crucifié sur son bois. « Rendons-nous compte de ce que devait être en croix la position du corps... L'homme était assis, très mal sans doute, sur une saillie, le *sedilis excessus* de Tertullien... Le crucifié étant soutenu, donc, étant *assis*, les genoux sont reportés vers l'avant : ce qui ramène les jambes vers l'arrière et fait que les pieds touchent la tige de la croix par leurs plantes. A l'écart presque forcé des genoux doit répondre alors, pour l'équilibre, un rapprochement des pieds qu'il devient, de ce fait, naturel, nécessaire même de ramener l'un sur l'autre. Un seul clou perce ainsi dans son axe la tige de la croix, tige que des clous enfoncés trop près des bords pour-

3. Entre la plante du pied et le bois.

raient faire, au surplus, éclater » (p. 47). Et cette position croisée où la mort a fixé ces pieds en les glaçant, le linceul la reproduit : un seul pied a marqué son empreinte par la plante, le pied qui était sous l'autre sur la croix; il a donc gardé sa position primitive; la plante du pied superposé touchait non l'étoffe, mais la face antérieure du pied inférieur.

Mais un autre signe est affreusement empreint sur ce linge. Le mort du Linceul fut flagellé. « Il avait été méthodiquement fouetté sur tout l'arrière du corps et sur le haut de la poitrine. » Les marques laissées par les blessures sont singulières : en forme de *petits haltères*, elles ont permis à M. Paul Vignon de reconstituer le fouet qui les a produites. Voici ce *flagellum*, fait de trois minces lanières plombées du bout par deux petites boules de métal mises l'une à la suite de l'autre, comme deux gros grains de chapelet, distantes de trois centimètres environ. Sur un carton ondulé, ce fouet a fait des échancrures pareilles à ces fossettes jumelées dont on voit le décalque sur le linceul. Quand le coup était fort, les boules crevaient la peau et la lanière, entre les deux plombs, marquait aussi son tracé sur l'épiderme, formant comme la *poignée* de l'haltère. Parfois, une seule boule — l'extrême — atteignait le patient. On suit le vol des lanières et la tombée des boules. « Sur le dos du mollet droit... les coups avaient frappé d'aplomb. Ils « glissaient » au dos du mollet gauche, en creusant parfois le derme jusqu'au sang. » Et sur les deux épaules les coups ont fait des plaies irrégulières, comme écachées par la pression d'une chose plate. Cette pression montrerait « que le condamné avait eu les deux épaules chargées de la barre de son *patibulum*[4] ». Mais vous voulez assister à la flagellation, suivez les mouvements des lanières et le bras du bourreau qui, d'un geste précis, sillonne l'air.

« Un premier flagelleur — ou le flagelleur unique, s'il doit ensuite se déplacer — porte avec le bras droit des coups directs, et fait sur le dos les blessures qui montent vers l'é-

4. D'après cette vue, confirmée d'ailleurs par l'histoire, le condamné ne portait pas la croix entière, comme nos tableaux le représentent d'ordinaire, mais seulement la barre transversale à quoi les deux bras étendus étaient attachés : l'homme était ainsi subjugué par le bois.

paule droite : y compris les plaies mises sur le haut de l'épaule par les lanières du *flagellum*. Le bourreau était, pour porter ces coups, en arrière et à gauche du supplicié. Et ce serait tout pour lui. Mais admettons qu'il ait ensuite passé à droite. Il marbre alors le haut de la poitrine de coups directs, horizontaux. Frappant maintenant, avec la main droite, de gauche à droite, *frappant donc des coups de revers*, il met sur le dos les blessures qui montent vers l'épaule gauche et qui l'atteignent. Il met sur les parties charnues cette gerbe ignominieuse de dix-huit coups, en s'y reprenant à six fois, si le fouet a trois lanières. Les cuisses évidemment aussi sont frappées : mais on sait que l'image en est diffuse. On y devine pourtant des plaies. Sur les mollets enfin les coups descendent. Ils frappent d'aplomb le mollet droit; ils glissent obliquement sur la gauche, en coupant assez profondément la peau par places.

« Passant derrière l'homme, gagnant la gauche, le bourreau, qui toujours frappe de gauche à droite, enveloppe des lanières de son fouet le mollet gauche. Tournant, coupant, plongeant entre les jambes dans la partie que le Linceul ignore, les lanières, qui ont perdu maintenant de leur force, mettent dorsalement, en dessous du mollet, les faibles et rares blessures que l'on y voit. Quant aux extrémités plombées, elles auront fini par aller frapper légèrement sur la face externe de la jambe une région que le Suaire ne nous fait pas connaître.

« Le bourreau avance encore d'un pas. Par devant le corps de l'homme, il va chercher de la main la jambe droite. C'est alors que les lanières marquent l'extérieur du mollet des stries descendantes que l'on sait. Poursuivant leur course, elles vont, plus bas, couper de coups qui nous sont aisément observables l'arrière de cette jambe droite. Et c'est la face interne de la jambe que les bouts plombés auront été blesser cette fois » (pp. 59-60).

Nous avons voulu citer cette page émouvante. Même sans l'aide des figures, on peut suivre la fabrication de ce tissu de plaies qui enveloppait le corps entier de ce condamné auguste. Nous voyons comment l'enveloppait de toutes parts ce réseau de déchirures qui se sont décalquées sur le linge. Et suivant, avec l'auteur, détail par détail, l'analyse du document unique, tout l'Évangile nous remonte au cœur. Cet Homme, quel est-il ? Peut-il être un autre que le Christ ?

Avant de pouvoir donner une réponse, bien des obstacles restent à franchir. Il y a le *veto* des Evangiles, qu'il faut d'abord lever. Il y a celui de l'histoire également.

Le corps de l'Homme du Suaire n'avait pas été lavé — le décalque du sang séché le prouve. Ce corps n'avait pas été frotté d'huile, ni lié de bandelettes. Mais, comme on l'a vu, il fut enveloppé dans une longue bande de toile, ramenée du dos sur la face antérieure du mort. D'après les Evangiles, la sépulture du Christ cadre-t-elle avec ces données? La discussion serrée de M. P. Vignon met les textes évangéliques en telle lumière qu'on doit répondre oui. Mais ce linceul peut-il remonter à deux mille ans? Et la question ici se dédouble : l'état de conservation de cette étoffe ne suggère-t-il pas une époque récente? L' « armure » de ce *sergé* peut-elle remonter au temps du Christ?

L'étoffe est de lin, et le lin se conserve indéfiniment au sec : on possède au Louvre une pièce de toile qui date de trois mille ans.

L'armure n'offre pas plus de difficulté. Ce tissu est un sergé, les Anciens en tissaient. « On en a trouvé dans le Proche-Orient même, d'où le Linceul provient s'il est le Suaire du Christ : on en a trouvé à Palmyre, à Doura-Europos » (pp. 79-80).

Reste le *veto* de l'histoire. Le problème est lumineusement posé.

L'an 1204 — prise de Constantinople par les Croisés — coupe en deux l'histoire du Suaire. Peut-on identifier le *Sindon* des Empereurs grecs, dérobé, perdu en 1204, avec le *Suaire* que, vers 1355, Geoffroy Ier de Charny confia à la Collégiale de Lirey, fondée par lui près de Troyes, et qui, par des vicissitudes connues, est venu à Turin? Aucun document historique ne permet d'établir l'identité des deux linceuls. Il y a là un trou, un vide que l'histoire positive ne peut combler. D'autre part, s'il était prouvé que le Suaire de Lirey fut l'œuvre d'un faussaire, il y aurait impossibilité de jeter un pont sur ce vide et de rattacher notre Suaire à la tradition de Byzance, qui vénérait le *Sindon* du Christ.

La voie devient libre s'il est prouvé, au contraire, que ce *faux* est impossible : l'identité n'est pas dès lors exclue et l'on peut tenter d'en faire la preuve.

Sur quoi repose l'accusation de faux ? D'après l'histoire, le Suaire serait l'œuvre d'un peintre qui opérait vers 1355, pour le compte d'un Chapitre, à la solde lui-même de Geoffroy Ier de Charny, et ce peintre aurait avoué être l'auteur du *linceul* [5]. Mais c'est la preuve historique de cet aveu qui fait défaut [6]. Et pour cause. *Le Suaire n'est pas un objet peint.* Si le linceul de Lirey n'est pas un faux — en ce sens du moins qu'il n'est pas une peinture —, pouvons-nous jeter un pont de lui au *Sindon* de Byzance ? — Dans une partie entièrement nouvelle de son ouvrage, M. Paul Vignon appelle l'iconographie au secours des textes défaillants. L'image du Suaire, interprétée d'une manière incorrecte sur le négatif apparent [7], a fourni, dès le Ve siècle, les traits caractéristiques d'un type iconographique du Christ, celui des « Saintes Faces » byzantino-slaves. Cette « parenté qui unit au Linceul les Saintes Faces orientales, le manque de cou, le manque d'épaules, la constante présence de longues mèches encadrantes la décèlent au premier instant. *Or, il est d'autres signes plus minutieux à*

5. Cf. Ulysse Chevalier, *Étude critique sur l'origine du Saint Suaire de Lirey-Chambéry-Turin*, Paris, Picard, 1900.

6. L'« aveu » du faussaire est rapporté dans un mémoire « non signé, non daté », mais que l'on attribue à Pierre d'Arcis, évêque de Troyes, adversaire du Linceul. Celui-ci aurait rédigé son mémoire en 1389, trente-cinq ans après la « confession » prétendue. Le texte offrirait-il des garanties plus certaines, il se heurterait à la nature des décalques maintenant explorés scientifiquement : ils ne sont certainement pas des *peintures*. Il faudrait trouver autre chose que la confession d'un peintre.

7. L'erreur d'interprétation, sans les données du positif, était fatale. Le copiste, sur le masque du Suaire, interprétait en clair, en saillies retenant la lumière, ce qui en réalité aurait dû être interprété en ombres, en creux, — les parties claires du linceul correspondant aux « ponts » que l'étoffe jetait sur les dépressions du visage, en raison de quoi l'étoffe n'était pas impressionnée. M. Paul Vignon établit parfaitement à partir de ce fait initial la suite d'erreurs qui nous a donné un type iconographique du Christ plus court, plus ramassé que celui qui transparaît maintenant dans la photographie du Suaire.

quoi l'on voit qu'une œuvre peinte — Sainte Face ou autre — dérive du Suaire » (p. 124). Et parmi ces signes les plus singuliers sont le *carré supranasal* et l'*ombre frontale transverse* que le négatif du Suaire révèle d'emblée. Or nous avons toute une filière d'images, proches sans doute des premières copies levées sur le Linceul, qui, dit l'auteur, « nous rendent le service de laisser l'étrange carré tel quel » et de copier explicitement l'ombre frontale, « *ombre et carré formant pour elles un tout* » (p. 137). Le Christ de la catacombe de Saint-Pontien, à Rome, du VI[e] ou VII[e] siècle, est, à ce point de vue, frappant.

Si, par la voie iconographique, nous pouvons faire remonter le Suaire au V[e] siècle, sa cause n'est-elle pas dès lors gagnée ? — Reste encore un sérieux obstacle : le silence des premiers siècles chrétiens sur un document si précieux. Pour M. Paul Vignon, voici le fond des choses : « *Tout comme les premiers siècles avaient défense de représenter le Christ en croix, il devait leur être interdit de faire de cette suite illustrée de la Croix, qu'était le Suaire, l'objet d'une propagande et d'un culte public* » (p. 96). Il ne reste plus dès lors qu'à laisser parler la « logique » du Suaire.

Comment la figure de ce mort a-t-elle pu se marquer sur ce linge ? M. Paul Vignon recourait, il y a trente-cinq ans, à une explication scientifique, que l'expérience a pleinement confirmée. Les taches brunâtres qui apparaissent sur l'étoffe constituent un véritable négatif : des vapeurs ammoniacales, — suite d'une sueur fébrile, — se dégageaient du cadavre et venaient impressionner l'étoffe, elle-même imprégnée d'un « mélange pulvérulent » de myrrhe et d'aloès; sous l'action des vapeurs, l'aloès brunissait et se fixait du même coup sur le linge : là où s'établissait un contact entre le cadavre et le Suaire, le brunissement était intense, ailleurs, aux bordures de dépression, les taches s'estompaient; au-dessus des creux, le linge montre des blancs[8].

8. L'auteur donne l'empreinte par vapeurs ammoniacales d'une rosace de plâtre, faite sur un linge frotté de poudre d'aloès (fig. 3, p. 7). L'expérience confirme donc l'hypothèse.

Et maintenant « que le cliché d'un photographe renverse le modelé des empreintes, qu'il en intervertisse les valeurs, et les clairs fonçant tandis que les bruns s'éclaircissent, une statue se dresse, un visage sort de l'ombre, visage dont, si mort qu'il soit, on se demande s'il ne vient pas apporter un enseignement, et des plus hauts » (p. 6). Car ce corps d'un crucifié qui a imprégné ce linge de vapeurs n'a pu rester *longtemps* dans son suaire. Que l'impression du mélange aloétique dure un peu trop, et la « plaque » sera voilée, les empreintes seront diluées. Le mort ici, comme dit M. Paul Vignon, *s'est sauvé à temps.*

Quel pourrait donc être ce mort ? Un sosie du Christ ? Trop de conditions pour un tel sosie seraient exigées. Un mort crucifié, cloué, transpercé d'une lance, couronné d'épines, flagellé, « les rites suspendus, le linge pourtant frotté d'une poudre, le mort sorti de la tombe à temps pour que, — l'œuvre du trépas ayant commencé déjà de se faire, — les brunissements et les « portraits sanguins » fussent quand même, en bloc, demeurés saufs (p. 196), tous ces traits nous ramènent invinciblement à la figure auguste du Christ qui a souffert pour nous sous Ponce-Pilate.

Et maintenant revenons sur ces vestiges, contemplons une à une ces plaies décalquées, fixons ce treillis de blessures dont les lanières ont enveloppé ce corps, pensons que toute la souffrance possible à l'homme a été consommée en ce Supplicié, attardons-nous aux suintements que distillaient ces chairs qui commençaient à se décomposer, assistons à l'arrêt brusque de ces choses, à ce départ subit du Mort... Mystère de notre captivité et de notre libération.

ÉTIENNE LAJEUNIE, O. P

Le problème de la Fraternité chrétienne

Dans une rencontre, organisée l'an dernier par le groupe *Union pour la Vérité*, M. Léon Brunschvicg opposait cette observation à M. Maritain, qui venait de parler d'un *nouvel humanisme*.

« Une philosophie chrétienne de l'histoire implique un principe auquel vous êtes profondément attaché, quoique le mot n'en ait pas été prononcé, le principe d'une Providence. En ce qui me concerne, je n'hésite pas à reconnaître que je serais chrétien si j'apercevais dans la marche des choses humaines quelque trace de l'action d'une Providence spécifiquement chrétienne. Mais la promesse d'une chrétienté réellement une n'a pas été tenue. Toujours, par contre, la menace que soulignent la multiplicité des orthodoxies rivales, l'antagonisme des Eglises établies : *toute maison divisée contre elle-même périra*... »

Le scandale de cet « échec du christianisme » est-il complètement éliminé par la foi, dans la conscience du croyant ? Evidemment la foi implique la croyance en une Providence chrétienne —, mais cette certitude, loin de faire cesser tout problème, soulève, au contraire, une infinité de questions. Et parmi ces problèmes, celui de la *Fraternité chrétienne* n'est pas des moins complexes et des moins urgents. Ce problème, un de nos abonnés, professeur à Paris, le pose de la façon la plus pénétrante.

Le « Courrier de la Revue » invite les lecteurs de la Vie Spirituelle *à soumettre des questions, à poser des problèmes. « J'ai souvent pensé à celui de la* Fraternité

chrétienne, *sans jamais arriver à y voir vraiment clair. Cela a l'air très beau, très simple, et cependant...*

Qu'est-ce exactement que la fraternité chrétienne selon le Christ, les Pères de l'Église, les théologiens?

Je connais la fraternité chrétienne sublimée par la théologie, la fraternité de Solesmes, le baiser de paix. Je conçois que des moines vivant dans le silence, sans se connaître en somme, puissent être frères. J'ai parfois l'impression que c'est pour ainsi dire trop facile...

A l'opposé, j'aperçois une fraternité vulgaire et plébéienne, — elle s'est dite aussi « républicaine » — capable de fleurir dans des milieux très déchristianisés et dont il ne faudrait peut-être pas médire à la légère, si elle n'était que du christianisme qui s'ignore..., cependant qu'aux yeux du « monde » se communiquer, se donner vraiment paraît faiblesse, est même facilement entaché de ridicule, car bon ton, éducation sont synonymes de réserve, de discrétion qui compromettent, qui tuent même la communication fraternelle.

Il y a aussi les « fraternités » des tiers-ordres? N'arriverait-il pas qu'on y pratiquât avec d'autant plus de zèle la fraternité de la prière qu'on échappe ainsi à l'obligation de la fraternité tout court, à l'obligation d'apercevoir en vérité dans tout chrétien, dans tout homme, un frère?

Je n'ose songer au devoir de fraternité envisagé sur le plan des réalités sociales et internationales, car les antinomies y deviennent brûlantes, sinon tragiques. Sans doute une foi suffisamment éclairée saurait-elle les résoudre.

A ces questions, fort complexes et très délicates, nous ne pouvons donner ici une réponse sommaire. Nous demandons à tous ceux que ce sujet préoccupe de vouloir bien y réfléchir franchement, de nous en écrire et de nous soumettre leurs idées[1]. Nous les prions

1. Prière d'envoyer les réponses à la revue : 29, boulevard La-Tour-Maubourg, Paris-VII[e].

d'orienter d'abord leur méditation dans le sens de la *question* elle-même. Qu'ils essaient de voir comment la question générale se divise, s'articule, et de mettre en lumière les divers aspects, les difficultés qu'elle comporte. Cet ensemble d'observations, de réflexions, de réactions diverses, nous permettra ensuite d'élaborer le sujet et d'en formuler la problématique d'une manière plus riche, plus concrète et plus vivante. Ce n'est qu'en suite de cette élaboration du problème que nous demanderons à nos divers collaborateurs d'en aborder l'étude coordonnée. Nous prions instamment nos amis d'apporter leur collaboration à cet effort qui vise à donner à la spiritualité tout son réalisme et toute son actualité, et, par là, toute sa nécessaire fécondité.

LECTURES

UN POÈTE REGARDE LA CROIX [1].

Claudel, en ce domaine théologal, demeure poète. Sa liberté géniale de conception et d'invention, loin d'être gênée par la rigueur du dogme qu'il confesse, se trouve au contraire admirablement à l'aise en ce monde divin, où le grand chrétien qu'il est habite familièrement. Pour lui la Bible n'est pas un livre dont on tourne les pages, c'est comme une maison qu'il habite — « la Bible, le seul livre que j'habite », a-t-il écrit —, un domaine, un royaume où il va et vient en fils du maître de ces choses. Et voilà pourquoi, me semble-t-il, il s'accorde comme d'instinct avec la poésie biblique, la seule sans nul doute qui soit souverainement poétique, je veux dire créatrice, inventive, révélatrice des dernières profondeurs de l'être où l'esprit de l'homme entre ébloui sous la conduite de Dieu. Et pour traduire cette aisance, cet accord connaturel, il faudrait donner tout son sens nuancé à ce terme de *familiarité* qui s'impose.

Chrétien, croyant, Claudel l'est ici tout à fait : cela veut dire qu'il se sait fils de Dieu, et *dans les choses de son Père*; il est là chez lui, tout à fait chez lui; il touche à tout dans la maison avec l'assurance, répétons-le, la familiarité d'un enfant. Familiarité respectueuse, infiniment, et tout imprégnée de tendresse, admirative, extasiée, mais sans étonnement, et je dirais presque sans mystère : aucune parole entendue là de la bouche de Dieu, aucune révélation, aucune figure, aucun symbole, aucune promesse ne le surprend ou l'embarrasse; rien ne le fait hésiter ou reculer, — car tout est en sûreté dans cette maison, et toute parole qui s'y fait entendre a l'accent de Dieu, et l'enfant de Dieu Claudel connaît trop cette voix pour n'être pas sûr de son dire. Alors il se laisse conduire par l'idée qui naît, en écoutant, avec un abandon entier, ne demandant à son propos qu'une règle de vérité, qui est de rester en accord fondamental avec la parole de Dieu. Il n'imagine pas qu'à

1. Paul Claudel, *Un poète regarde la Croix*. Paris, Gallimard.

grand renfort de science on demande à chaque mot divin de faire sa preuve [2]. L'n fils ne demande pas à son père des preuves et des raisons de ses dires; il écoute, il compare, il se laisse enchanter par la voix d'or, il recueille tout ce flot de poésie et ce débordement de lumière, et là-dessus il s'exclame à son tour, il répond, il entre dans le concert, il fait sa partie, qui est, à sa manière, un écho du grand dire de Dieu. Il faut, me semble-t-il, bien voir cette situation « familiale » de l'enfant de Dieu Claudel pour saisir les perspectives où il se place et comprendre ce monde d'images, de comparaisons, de rapprochements, d'inventions, de trouvailles vraiment, qu'il crée en commentant la Bible, et pour bien suivre ses allées et venues en ce domaine merveilleux, ses virevoltes, ses retours, ses descentes et ses montées — et cette aisance enfin, qui est vraiment le signe d'une très grande maîtrise, non moins que du génie.

ÉTIENNE LAJEUNIE, O. P.

LARMES ET SOURIRES [3].

Ce livre est un recueil de causeries illustrées pour les malades; il est écrit par une personne qui parle d'expérience, car elle est clouée depuis plus de vingt-trois ans sur un lit de souffrances ininterrompues. Comme le dit dans sa préface le R^me^ P. Rubini, général des Camilliens, l'auteur a voulu être pour ses frères et sœurs malades comme le bon Samaritain; ils ne pourront pas lui reprocher de « ne pas s'y connaître » lorsqu'elle les encourage, veut sécher leurs larmes et soulever leur cœur vers la joie de l'abandon et de l'oblation de soi-même pour la paix du monde et le salut des pécheurs. Ce livre apporte à ceux qui souffrent un grand réconfort moral et surnaturel.

2. Paul Claudel n'aime pas les exégètes, ni leur philologie, semble-t-il. Leur technique relève d'une autre exigence que la sienne, mais bien conduite l'œuvre de l'exégète mène à la même contemplation de la vérité qui délivre. Laissons à l'exégète et au poète leur liberté respective à l'intérieur de leur domaine réciproque.

3. Par Myriam de G. Éditions Salvator, Mulhouse.

Il rappelle les meilleures pages de deux autres livres du même auteur : *Vingt-deux ans de martyre* (vie de l'héroïque abbé Girard) et *Louyse de Ballon, réformatrice des Bernardines.*

Certains chapitres retiennent particulièrement l'attention par leur accent pénétrant et leur saveur surnaturelle : « Insomnie, Larmes, Silence, *Fervor*, Oraison, Saint-Sacrifice, *Mater mea*, Heure sainte, *Via dolorosa*, Tout s'écoule. »

Ces pages font comprendre à ceux qui souffrent d'une maladie incurable « la beauté des moyens cachés, des forces invisibles, de la communion des saints ». Elles peuvent leur faire entrevoir « la splendeur de leur vie brisée ». Elles les invitent à vivre intimement une heure sainte ininterrompue. Elles suscitent leurs prières pour les besoins les plus urgents de l'heure actuelle Elles s'adressent en particulier aux membres de l'*Union des malades missionnaires* qui prient et souffrent pour l'évangélisation des infidèles, et aux associés de l'*Union eucharistique* qui doivent unir quotidiennement leur oblation personnelle à celle de Notre-Seigneur, qui reste l'âme du sacrifice de la messe. Quoiqu'il s'adresse surtout aux malades, ce livre peut faire à tous un grand bien, il est écrit par une âme d'oraison qui a appris de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère à consoler les affligés.

fr. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

CLÉMENT BRENTANO ET LA STIGMATISÉE DE DULMEN.

« Clément est l'esprit le plus poétique que j'aie jamais rencontré. Comparé à lui, Gœthe est un petit rentier économe... » A ce jugement de Boehmer sur Clément Brentano, son biographe M. Albert Garreau souscrit sans hésiter[4] : « Clément Brentano est un grand poète, un lyrique de la taille de Gœthe, et, s'il faut tout avouer, une intelligence

4. Albert Garreau, *Clément Brentano*. 1 vol. in-8°, 292 pp. avec neuf illustrations hors texte. Paris, Desclée de Brouwer.

aussi féconde, aussi vaste, quoique en apparence moins équilibrée, une créature aussi diverse, mais plus charmante, une âme plus riche et généreuse, une vertu de meilleur aloi que le grand Olympien, le grand Européen officiel. » Tel fut donc l'écrivain qui, sur le tard, étant revenu à la foi catholique de son enfance, se fit le secrétaire de la stigmatisée de Dülmen, Catherine Emmerich.

Par quelles voies Brentano revint à la foi, il serait bien intéressant de le redire. Il faut suivre l'auteur en ses notations précises et discrètes où sont rendus « les petits événements, les chocs, les découvertes spirituelles » qui « se succèdent avec rapidité sans jamais emporter de décision », mais nous font pressentir cet encerclement continu, d'une stratégie divine, qui enfin rendra le poète prisonnier de la grâce. Le premier coup qui le frappe vraiment au cœur et l'ébranle lui vient de cette Catherine Emmerich qu'il finira par rejoindre. A Berlin, dans un cercle d'amis que passionnent les questions religieuses, Christian de Stolberg lit une lettre de son père qui vient de visiter à Dülmen la stigmatisée, et Clément s'écrie : « Si c'est là une personne aussi sainte, comment pouvons-nous rester assis autour de cette table et boire tranquillement ! »

C'est en 1818 que Brentano visite pour la première fois la « sainte ». « Je n'éprouvais aucune crainte, dit-il, aucune répulsion, aucune surprise... rien qu'un grand sentiment de joie et d'amour pour cette créature vivante, naturelle et joyeuse... » « Ne te figure pas, écrit-il encore, une piété tendue, un attendrissement de mauvais aloi; non, elle bat des mains en souriant, de ses mains stigmatisées, comme un enfant impatient et heureux. »

Voici, en 1819, Brentano définitivement installé près de la voyante, à Dülmen : il n'en bougera plus, sauf à de rares moments, pendant cinq ans, jusqu'à la mort de Catherine (9 février 1824). Pendant ces cinq années, il accumule les notes prises au chevet de la voyante, matériaux de l'ouvrage célèbre qu'il publiera bientôt en 1833 : *La douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich.* Le succès en fut littéralement prodigieux. Que vaut-il ?

Il faudrait pouvoir citer ici les quelques pages, lumineuses et sagaces, où M. Albert Garreau condense son jugement

critique. On doit encore ici, avant tout, comprendre. N'accusons pas Brentano d'avoir voulu écrire un cinquième évangile : « Les méditations suivantes..., déclare-t-il lui-même, n'ont aucune espèce de prétention à un caractère de vérité historique. » Il faut les assimiler aux « représentations de la Passion données par des artistes », et Brentano, certes, est artiste : Catherine Emmerich aussi. Ce qui frappe le secrétaire chez la voyante, c'est sa plasticité par rapport au Christ, et c'est la transparence de l'image évangélique qui s'imprime en elle. Pour Clément Brentano, Catherine est une sainte, et il ne peut dès lors douter que ses révélations soient vraies, « ou du moins aussi conformes à la réalité des temps évangéliques qu'il soit possible de l'être pour une imagination du XIX^e^ siècle ». Et c'est cela qui constitue pour l'auteur de la *Douloureuse Passion* l'authenticité du message, la fidélité de l'*expression évangélique* qui se traduit dans le corps, dans la sensibilité et dans l'esprit de la stigmatisée. Aussi l'essentiel, pour Brentano, est de traduire cette *expression* d'ensemble, beaucoup plus que le détail rigoureux d'une révélation historique qui serait à prendre à la lettre. Et c'est là que le génie poétique de Clément trouve un champ merveilleux, où son imagination se complaît infiniment, où son âme chrétienne trouve aussi des sources de fraîcheur et de rajeunissement. Tout ce symbolisme répond aux profonds besoins de son esprit. « Mais comment, dit finement son biographe, interdire à Brentano d'aimer, de poursuivre et de rassembler des histoires et des images ? Visions symboliques ? Pour lui, l'univers n'est que symboles, et il n'y a pas de réalités plus solides que les filles de l'imagination. » Car sans doute, cette imagerie, que nous cueillons dans le monde visible, est le reflet, la floraison, l'épanouissement matériel de l'invisible pensée où se cache le transcendant mystère. Mais pourquoi Brentano a-t-il mis du sien dans cette flore catherinienne de la Passion ? Faut-il, avec certaine critique, accuser Brentano d'être un faussaire ? Gardons-nous-en bien, nous assure M. Albert Garreau, et les amis de la mystique, comme les curieux d'histoire, voudront lire, dans cette biographie consciencieuse, documentée, élégante et sobre, les raisons qu'il en donne.

E. L.

NICOLAS DE FLUE, « PÈRE DE LA PATRIE »

L'année du 450e anniversaire de la mort du Bx Nicolas de Flue a été marquée, en Suisse par la publication de nombreux écrits consacrés au saint ermite. Parmi ces livres nous remarquons le roman historique : *Der Hüter des Vaterlandes*, de Mme Dutli-Rutishauser; le livre de Mlle Agnès de Segesser[5] : *Bruder Klaus*, et l'important ouvrage que l'abbé Constantin Veckinger a modestement intitulé : *Bruder-Klausen-Buch*[6].

Le roman a été traduit par M. l'abbé Richoz sous le titre : *Le Bienheureux Nicolas de Flue, protecteur de la Patrie* : nous n'avons pas à en parler ici.

Le charme du livre de Mlle de Segesser consiste en ce que le pays où vécut le Bienheureux est sans cesse présent aux yeux et à l'esprit au cours du récit. Aucun événement ne se passe dans l'abstrait ; la montagne, la forêt, le torrent, les prés, le lac, encadrent les allées et venues du saint. Il nous semble respirer l'air même où il se mouvait.

Mlle de Segesser a donc parfaitement atteint le but qu'elle se proposait : donner au grand public un récit suffisamment historique, sans la sécheresse des ouvrages d'archives et sans l'allure sermonneuse de certaines hagiographies populaires. Son talent pour dépeindre le cadre dans lequel les événements se passent est remarquable surtout dans le chapitre du départ de Nicolas et dans celui de la Diète de Stans. La description du trajet que fit le curé Haimo im Grund pour aller au Ranft chercher conseil auprès de l'ermite nous laisse haletants : on frémit en pensant au danger de cette course nocturne, hâtive, dans une neige épaisse et par le froid glacial de décembre. Peu avant d'arriver au Ranft, il fallait longer une gorge et descendre à un endroit *précis* sous peine, en s'égarant, de tomber dans un précipice où coule le torrent entre deux parois de rochers de quatre-vingt-cinq mètres de hauteur.

Nicolas de Flue, au courant de la situation politique, donna

5. Éd. Œuvre de Saint-Canisius, à Fribourg (Suisse).
6. Éd. J. et L. Von Matt, à Stans (Suisse).

en quelques mots nets et fermes la consigne à transmettre aux députés à la Diète qui venaient de se séparer, en adversaires irréductibles, et qui allaient regagner leurs cantons le lendemain matin. Muni des instructions pratiques sur la manière de s'acquitter de son message, le curé de Stans se remet en route... Le sort de la patrie dépend en ce moment de lui, de son endurance physique. Pourra-t-il arriver à temps? Oui, la cloche matinale de l'*Angelus* n'a pas encore tinté lorsqu'il parvient au bourg endormi.

Sur les instances de Haimo im Grund, les députés se réunissent encore une fois pour entendre les conseils de Nicolas de Flue. A la Diète de Stans, le 22 décembre 1481, l'alliance des Confédérés fut sauvée et affermie, Fribourg et Soleure furent reçus dans la Confédération. Le protocole de la séance commence par ces mots que toute traduction affaiblirait : « Des ersten heimbringen die Treu, Müh und Arbeit, die der fromme Mann Bruder Klaus in diesen Dingen getan; ihm dessen treulich zu danken, wie jeder Ratsbote des näheren zu sagen weiss. »

A la nuit tombante, les cloches répandent, dans l'air pur et glacé, un message sonore et triomphal que chaque habitant d'Unterwald sait comprendre; les feux de joie sont allumés et brillent comme des étoiles sur les pentes neigeuses des montagnes. Dorothée, la femme de Nicolas de Flue, les voit du promontoire de Flueli; elle sait maintenant que son sacrifice d'épouse et de mère a sauvé tous les humbles foyers de son pays.

Le livre s'achève par la relation des démarches faites au cours des âges pour la béatification (1669) et la canonisation, encore attendue, de l'ermite du Ranft.

« Bruder-Klausen-Buch ». — *Un livre sur Frère Nicolas*, de l'abbé Constantin Vockinger, est un grand et beau volume, avec de nombreuses gravures.

Cet ouvrage n'est pas un récit chronologique, mais une succession de tableaux composés de documents que l'abbé Vockinger a tirés de l'œuvre magistrale de l'archiviste Robert Durrer. Le mérite de l'abbé Vockinger est d'avoir, à l'aide de ces pièces, constitué un portrait complet et vivant du Bx Nicolas de Flue. Il a choisi comme introduction de son livre la relation du gentilhomme Hans Waldheim, de Saxe, après sa visite à l'ermite du Ranft, en 1474, au retour de lointains

pèlerinages, entre autres à la Sainte-Baume. Dans les chapitres suivants, l'abbé Vockinger présente Nicolas de Flue sous ses différents aspects et dans les phases principales de sa vie : « Dans le monde. — Le jeûne. — Le conseiller politique. — Le mystique. — Mission et sort de prophète. — La mort. » Sous ces titres sont groupés les extraits de chroniques de l'époque, les témoignages conservés au registre paroissial de Sachseln et les récits des premiers biographes. Ces citations déjà bien éloquentes par elles-mêmes sont encore mises en valeur par la disposition que leur a donnée l'abbé Vockinger. Ces pages si denses restent lumineuses et chaudes, les réflexions de l'auteur sont viriles et brèves, vibrantes et sobres à la fois. Il tient avant tout à ce que nous sachions, par le témoignage de ceux qui ont vu vivre le Bienheureux, que c'était un homme droit, loyal, réfléchi. Ce caractère de véracité et de droiture une fois reconnu, on peut aborder le récit des visions et de la destinée extraordinaire de Nicolas de Flue.

Dans un chapitre très intéressant, l'abbé Vockinger explique les longs retards subis par le procès de béatification, puis par celui de la canonisation.

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* seront heureux d'apprendre que le B^x^ Nicolas de Flue était en rapport avec les Frères Prêcheurs de Bâle, qui, en lui écrivant, le qualifiaient de « Mitbruder », confrère. On se demande s'il était tertiaire de l'Ordre de Saint-Dominique ; plusieurs indices semblent confirmer cette supposition.

Des couvents de Bâle, Constance et Colmar, la spiritualité dominicaine se répandit en Suisse, où prêchèrent Tauler et le B^x^ Henri Suzo. En outre, l'abbaye bénédictine d'Engelberg entretenait des rapports spirituels avec les « Amis de Dieu » en Alsace, qui semblent avoir eu comme centre religieux le couvent dominicain de Colmar. Or Engelberg était à la tête d'une confrérie de prière dont faisait partie l'ermite Matthias Hattinger, qui vivait dans le voisinage des parents de la mère du B^x^ Nicolas de Flue. Voilà, écrit le R. P. Haefele, auquel nous empruntons ces détails, voilà le point où la famille du futur Bienheureux a pu vraisemblablement entrer en contact avec la mystique des « Amis de Dieu » donc avec celle de l'Ordre de Saint-Dominique.

M. TH. PHILIPONA.

Quelques livres sur la Bible

POUR LIRE LA BIBLE[7].

Excellent petit livre qui constitue une introduction courte, précise, substantielle, et une exhortation pressante à la lecture de la Bible. On ne saurait trop souhaiter que les catholiques en prennent connaissance. Ils ne l'achèveront pas sans désirer prendre un contact fréquent, sinon quotidien, avec l'Écriture, et, qui mieux est, ils y trouveront les quelques notions indispensables pour aborder d'une façon fructueuse la Bible, dont M. Olier disait qu'elle est « un autre ciboire ».

SAINT PAUL VOUS PARLE[8].

« Saint Paul a écrit pour de pauvres gens, des hommes et des femmes de petite condition, sans culture, souvent même sans instruction. Pourquoi voudrait-on que l'ouvrier français de 1936 ne puisse pas comprendre ce que comprenait l'ouvrier de Corinthe de 56 ? » Ainsi s'exprime l'auteur dans son introduction. (On comprend que le chanoine Cardijn ait préfacé le livre.)

Il y a un obstacle : saint Paul est loin de nous dans le temps et dans l'espace. Aussi convient-il de présenter le texte des épîtres accompagné de quelques notes et précédé de brèves introductions, qui mettront en lumière les plus belles pages de l'Apôtre. C'est ce que tente l'auteur.

Comme il est difficile de choisir ! Pourquoi, par exemple, dans l'Épître aux Éphésiens avoir omis purement et simplement le chapitre II, versets 1-12, cet hymne à la gratuité du don de Dieu ? Tel quel, cependant, le livre fait mieux que partir d'une idée juste; il est déjà une réalisation.

7. Par Madeleine Chasles. Desclée et Cie.
8. Par Claude Roffat. Spes.

LES PLUS BELLES PAGES DE LA BIBLE [9].

Le livre tient les promesses du titre. L'auteur a eu, en outre, l'heureuse idée de relier par de brèves notices les extraits qu'il donne, ce qui permet de prendre un aperçu plus exact de la physionomie des livres saints. Il y a également çà et là quelques notes qui aident à l'intelligence du texte.

POUR MIEUX COMPRENDRE ET MIEUX ENSEIGNER L'HISTOIRE SAINTE DE L'ANCIEN TESTAMENT [10].

Le plan proposé n'est sans doute pas destiné à rallier tous les suffrages. Ce qui est plus intéressant, ce sont les remarques concernant l'esprit dans lequel il convient d'enseigner la Bible, soit aux séminaristes, soit aux laïcs.

EMMAUS — LE SITE — LE MYSTÈRE [11].

Met à la portée du grand public le résultat des recherches archéologiques des PP. Vincent et Abel. Présentation intelligente et agréable. Le livre sera surtout utile à ceux qui enseignent.

L'ÉVANGILE EUCHARISTIQUE [12].

Exhortations courtes, mais substantielles, riches de théologie et, ce qui mérite louange en ce genre littéraire, dépouillées d'emphase dans l'expression.

PAGES D'ÉVANGILE. MÉDITATION [13].

De bonnes choses trop souvent noyées dans de la littérature « pieuse ».

9. Par le chanoine Bois. Spes.
10. Par le chanoine Coppens. Desclée de Brouwer.
11. Par Pierre Duvignau. Ernest Leroux, Paris.
12. Par Thomas Regattieri. Marietti, Turin.
13. Par l'abbé Marc. Lethielleux.

F. L.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne).